

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

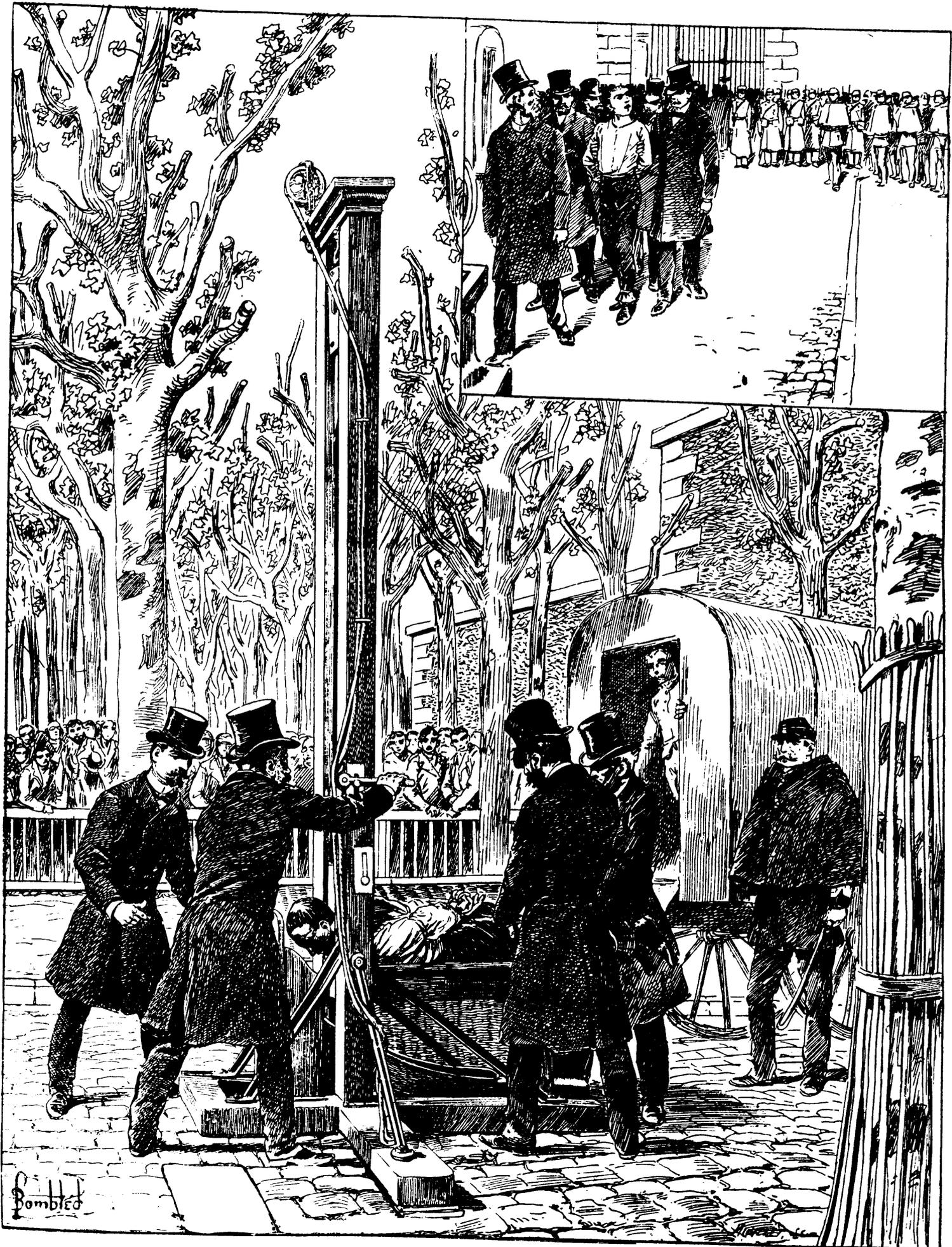
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNEE, No 528—SAMEDI, 16 JUIN 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GUILLOTINE A PARIS.—L'EXÉCUTION DE L'ANARCHISTE HENRY

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 JUIN 1894

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique : A l'étranger, par A. d'Audeville — Poésie : A M. Ernest Gagnon, par W. Chapman. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ — La guillotine à Paris. — Le commis-voyageur il y a un quart de siècle (avec gravures). — Notes et impressions. — Lettre de Buenos-Ayres, par Antonio Chord. — Pas rare chez les Canadiens, par P.-G. R. — La grue blessée, par Von Kleise. — La colonne Vendôme, par P. Colonnier. — Souvenir de la campagne d'Italie, par Les Bressans. — Carnet de la cuisinière. — Un conseil par semaine. — Usages et coutumes, par Ann Sèph. — Notes et faits, par Le chercheur. — Nouvelles à la main. — Le jeu d'Échecs. — Choses et autres. — Feuilletons : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg ; Les mangeurs de feu, par A. Jaoliot.

GRAVURES. — La guillotine à Paris : L'exécution de l'archevêque Henry. — Portrait de M. C.-N. Robitaille. — Les danseuses Javanaises (double page). — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

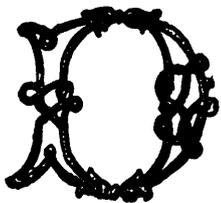
Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AVIS

Notre agent, M. P. Henri, fait actuellement sa tournée. Il est muni de notre autorisation, et nous espérons que le public lui fera bon accueil et lui continuera son patronage.

L'ADMINISTRATION.



Des choses étranges se passent en ce moment dans l'Inde mystérieuse, non sans causer des craintes légitimes à la colonie et au gouvernement anglais.

En 1857, lors de la terrible révolte des cipayes, qui faillit triompher dans l'Hindoustan de la puissance britannique, des gateaux de formes bizarres, dont on ne put jamais découvrir le lieu de fabrication, circulèrent en grand nombre de mains en mains, dans toute la presqu'île. C'était le signal de la révolte. En même temps, les mutineries des compagnies de cipayes se multipliaient de tous les côtés, signes précurseurs du formidable orage qui allait éclater.

Or les mêmes faits se reproduisent aujourd'hui. D'une part, des signes mystérieux, faits sur les arbres, sans qu'il soit possible d'attribuer leur apparition, à raison de leur nombre et de leur simplicité dans toute l'Inde anglaise, à une autre cause qu'à un vaste complot, dont les conjurés doivent être répandus dans tout le pays, semblent

servir de signal convenu pour l'exécution de projets qu'on ignore, véritable mot d'ordre, dont la police reste impuissante à pénétrer le sens.

D'autre part, on signale tout récemment quelques mutineries de cipayes ; à Bombay, deux compagnies du 17^e régiment d'infanterie se sont présentées en désordre à la parade, pour protester contre l'incorporation d'un détachement qui froissait leurs préjugés de caste, les chefs ont été arrêtés et réprimandés, mais le lendemain les deux compagnies mutinées se sont encore présentées en désordre, réclamant la mise en liberté des prisonniers.

Ce ne sont là que des faits insignifiants en apparence, mais ils peuvent être au contraire considérés comme très importants, éclairés par l'expérience du passé ; il ne faut d'ailleurs pas oublier que l'Angleterre n'entretient aux Indes que quatre-vingt mille hommes de troupes européennes, bien faible appoint pour maintenir sous le joug rigoureux d'une domination détestée, une population de deux cent cinquante millions d'Hindous.

De graves nouvelles pourraient nous venir de ce côté.

* *

Tout le monde aujourd'hui se mêlant d'écrire, il n'est pas surprenant que les princes et les souverains apportent leur goutte d'encre au torrent qui menace de submerger le monde.

Après la royale personnalité qui se cache sous le nom de Carmen Sylva, après la reine Victoria, l'empereur Guillaume, le roi Oscar de Suède, le schah de Perse, le roi Charles de Roumanie vient d'entrer dans cette société des gens de lettres couronnés, en publiant ses *Mémoires*. Il y raconte comment il monta sur le trône de Roumanie, et son récit est instructif.

L'Allemagne ne pouvait alors, c'était en 1866, accorder son approbation officielle au prétendant, que les Roumains appelaient de tous leurs vœux. Assez embarrassé, le prince de Hohenzollern alla secrètement consulter M. de Bismarck, qui le gratifia de ce conseil d'ami :

« Quittez la Prusse, voyez l'empereur Napoléon pour vous assurer de sa neutralité, écrivez au Czar, ne vous inquiétez pas de l'Autriche, à laquelle de notre côté nous allons donner du fil à retordre, et filez rapidement sur Bucharest ; en politique, il n'y a rien de tel que le fait accompli. »

Le chancelier avait raison, et le conseil était bon. Quelques jours après, sa valise à la main, le prince de Hohenzollern débarquait à Bucharest et montait sur le trône.

* *

Avec l'apparat usité en ces sortes de cérémonies, le roi des Belges, accompagné de la comtesse de Flandres et des princesses de leur maison militaire, des ministres, du corps diplomatique et d'une suite nombreuse, a ouvert dernièrement l'exposition universelle d'Anvers.

Les restaurants bondés, les rues pavoisées, l'exposition transformée en fourmilière regorgeaient de visiteurs que, depuis trois jours, les trains déversaient sur la ville.

Nous connaissons par expérience l'encombrement de ces cohues, complément nécessaire de l'ouverture officielle, au milieu des routes mal tracées, des galeries à moitié vides, des caisses de déballage et des ouvriers de tous les corps de métiers, et le tableau n'a rien de séduisant.

* *

Pour en revenir aux Anglais, dont les inquiétudes coloniales, qu'ils dissimulent du reste, n'absorbent pas toutes les préoccupations, ils sont, paraît-il, fort en peine de trouver un animal qu'on ne rencontre pas couramment dans le commerce, chose naturelle, car le besoin s'en fait sentir pour bien peu de gens. Le Maséum de Londres réclame en vain, depuis plusieurs mois, une paire de girafes et promet vingt-cinq mille francs à celui qui répondra à son désir.

Si considérable que soit la somme, elle est fort insignifiante, comparée aux frais qu'entraîne la capture de ces animaux, et le seul énoncé des dif-

ficultés de toutes sortes est bien fait pour donner à réfléchir aux plus hardis explorateurs. Comme vous n'avez probablement pas eu plus que moi l'occasion de chasser la girafe, vous ne vous doutez probablement pas de ces difficultés.

La girafe, le seul mammifère qui puisse rester pendant des mois sans boire une goutte d'eau, se retire, pour faire ses ennemis, l'homme et le lion, dans des endroits très éloignés du moindre ruisseau ; il ne faut pas songer à capturer des adultes qui se feraient tuer plutôt que de se soumettre à l'homme ; mais les jeunes girafes, qui ne partagent pas les goûts sobres de leurs parents, ont un excellent appétit, et pour le satisfaire au retour, les chasseurs doivent se faire escorter de six chammelles, fatutes nourrices des captifs. Puis pour désaltérer toute l'expédition, jusqu'au fond du pays de la soif où se réfugient les girafes, cavaliers et chevaux indispensables pour forcer ces animaux, chammelles nourricières et conducteurs, il faut emmener de nombreux attelages de boeufs, traînant des tonneaux d'eau, non seulement pour tout le personnel, mais pour eux-mêmes et leurs charretiers ; bref un petit corps d'armée d'une centaine d'hommes et de deux cents bêtes est à peine suffisant à la capture d'une girafe, et il est certainement beaucoup plus aisé de réduire une peuplade de ces contrées que de s'emparer d'un seul de ces animaux.

* *

Un juge du tribunal de Liverpool, M. Behrend, vient de donner à l'Angleterre et au monde un bel exemple de désintéressement et d'équité, qui ne laisse pas que d'avoir pour tant son petit côté plaisant.

Les cuisinières anglaises répugnent, paraît-il, à la fréquentation des ramoneurs, et lorsque la suie encombre leurs cheminées, elles se contentent d'y mettre le feu. Ce procédé sommaire ne va pas sans quelques dangers dans les villes peuplées, et, la police anglaise se refuse à en admettre la légitimité.

Cinq délinquantes se trouvaient appelées, l'autre jour, devant le tribunal où siège l'honorable M. Behrend, et l'une d'elles était sa propre cuisinière.

Ce magistrat admirable condamna d'abord sa domestique à payer l'amende, puis, se déclarant civilement responsable, avec un flegme tout britannique, sortit six *shillings* de sa poche, les remit entre les mains du greffier, et continua, la conscience en repos, à juger les autres, après s'être si équitablement jugé lui-même.

* *

Nous sommes à l'époque de l'année où la misère étant moins grande, les grèves sont plus nombreuses.

De Vienne, on en annonce une d'un genre nouveau : les nourrices de la ville se sont constituées en syndicat et menacent d'abandonner leurs nourrissons si on ne leur accorde augmentation de salaire et diminution de travail, ce qui est la base fondamentale de toutes les grèves, et une gratification de trente florins à leur sortie, venant s'ajouter aux quinze florins de gages mensuels exigés.

Très exigeantes, les nourrices Viennoises, mais ce qui fait croire que les parents seront obligés de céder, c'est que les nourrissons ont pris le parti de leurs nourrices.

A. D'AUDEVILLE.

Le rêve réalisé devient souvent le malheur. — Mme OCTAVE FEUILLET.

L'attention est la probité de l'intelligence. — CH. GOUNOD.

Il y a des cas où c'est le mot qui fait la chose. — DUC DE BROGLIE.

Nos yeux, mes cher amis, ne nous sont pas donnés pour pleurer nos propres malheurs, mais pour regarder le ciel d'où coule la source de toute consolation et d'où seul nous devons en attendre. — PASQUIN.



A M ERNEST GAGNON

A L'OCCASION DE LA RÉÉDITION DE SON ÉTUDE SUR LES
CHANTS POPULAIRES DU CANADA FRANÇAIS

Ainsi que le glaneur, courbé sur le guéret,
Ramasse le blé d'or égrené dans la plaine,
Vous recueillez, joyeux et tout fier, de l'aubaine,
Les épis que souvent l'historien, distrait,
Laisse derrière lui choir de sa gerbe pleine.

Vous avez la pitié des choses que l'oubli
Recouvre de son flot ou voile de sa brume ;
Et des faits délaissés qu'anima votre plume,
Des feuillettes sur lesquels votre front a pâli,
On pourrait faire, ami, maint précieux volume.

A vos efforts vaillants de chercheur obstiné
Rien ne peut faire échec, nul secret ne résiste.
Et parmi vos travaux, où tant de charme existe,
Il en est un, surtout, où vous avez donné
Tout l'amour idéal de votre âme d'artiste.

Ce travail, c'est le livre, humble mais précieux,
Dans lequel vous mettiez, jadis, frémissant d'aise,
— Comme en un riche écrivain qu'avec amour on baise,
Les tant vieilles chansons que les nobles aïeux
Apportèrent ici de la terre française.

Soyez loué ! soyez loué, savant ami,
D'avoir su par vos soins arracher au naufrage
Tous ces harmonieux vestiges d'un autre âge,
Que l'oubli submergeait déjà plus qu'à demi,
Et qui sont un si pur et si bel héritage.

Ils ont, ces vieux refrains, dans leur rusticité,
Comme un vague parfum des pins de l'Armorique,
Et résumant pour nous la légende homérique
Que la France, la croix toujours à son côté,
Écrivit de son sang sur le sol d'Amérique.

Les premiers, ils ont fait tressaillir les échos
Du Saint-Laurent sauvage endormi dans sa gloire,
Et, pleurant la défaite ou chantant la victoire,
Cent ans ils ont suivi le groupe de héros
Dont les faits éclatants remplissent notre histoire.

A travers les forêts, sur les mers, dans les champs,
Ils ont vibré partout, les refrains de la Gaule ;
Et nos cœurs de bois, le mouquet à l'épaule,
En ont redit les airs allégres ou touchants,
Des sierras du Mexique aux banquises du pôle.

Ils sont comme l'écho perdu des anciens jours,
Et nous devons sans cesse en avoir souvenance,
Parce que, les ayant appris dès leur enfance,
Nos ancêtres les ont chantés dans leurs amours,
Dans leur deuil, dans leur joie ou leur désespérance.

Nous devons les savoir, parce que leurs couplets,
Où vibre inégalement une note sereine,
Sont comme les anneaux de l'infrangible chaîne
Qui, malgré l'Océan, doit lier à jamais
Notre jeune patrie à la patrie ancienne.

Nous devons les chérir d'un amour immortel,
Parce que sur nos bords, où les luttes renaissent,
Où deux peuples rivaux souvent se méconnaissent,
Ils sont pour nous, Français, les notes de rappel
Par qui les vrais amis toujours se reconnaissent.

Et puis, bénissons-les, bénissons leur réveil,
Parce que ces refrains d'amour ou de vaillance
Évoquent dans nos cœurs les heures d'innocence
Où nos mères berçaient notre premier sommeil
A leur mélancolique et naïve cadence.

Non, ils ne devaient pas mourir, ces vieux accents,
Ces souvenirs si chers dont s'effaçait la trace.
Grâce à vous, ils ont pris à tout foyer leur place,
Et toujours, si quelqu'un me les redit, je sens
Dans leur rythme frémir l'âme de notre race.

Et quand parfois, le soir, je feuillette, en rêvant,
L'œuvre où vous avez mis tant d'âme et de constance,
Je comprends que de ceux qui chérissent la France
Personne mieux que vous, ô modeste savant,
N'a pour elle gardé l'amour et l'espérance.

M. Chapman

M. Casimir Perrier a été élu président de la
Chambre des Députés. Il a obtenu 229 voix, tan-
dis que M. Bourgeois, son concurrent, n'en a eu
que 187.

De nouvelles négociations sont ouvertes entre
la France et l'Angleterre, au sujet de la construc-
tion d'un pont ou d'un tunnel à travers la Manche,
entre ces deux contrées.

Malgré les bruits fâcheux qui ont couru au su-
jet de l'exposition de Québec, les journaux de cette
ville affirment qu'elle aura lieu comme il avait été
annoncé.

Le pèlerinage à Lourdes, dont nous annonçons
le projet dans un de nos derniers numéros, est une
affaire réglée : les pèlerins, sous la conduite de M.
le chanoine Racicot, partiront le 6 juillet prochain,
par le *Vancouver*.

On annonce que le fameux inventeur Turpin,
qu'on accusait d'avoir vendu à l'Allemagne une
puissante machine de guerre, de son invention, en
a remis les plans et devis au gouvernement fran-
çais, sur la demande de trois journalistes influents
de Paris.

Grand émoi à Saint-Jean, P.Q., où l'on vient de
découvrir que le corps d'une femme Townner, morte
et enterrée depuis vingt-et-un ans, est maintenant
complètement pétrifié, tout en gardant sa forme
primitive.

Les opérations de vaccination réussissent à mer-
veille à Montréal. Au-delà de 15,000 personnes
ont été vaccinées par les soins du bureau d'Hygiène
de cette ville. Les inspecteurs, sur cette quantité
énorme de vaccinés, n'ont pas constaté un seul cas
où l'opération n'ait pas réussi.

Environ deux cents membres de l'Association
des Ingénieurs-Mécaniciens, des États-Unis, sont
en ce moment à Montréal, où ils doivent tenir un
congrès au McGill. Les directeurs de cette uni-
versité les ont reçus à leur arrivée, et leur font les
honneurs de notre bonne ville.

Le choléra se répand, en Allemagne, d'une fa-
çon inquiétante. A Myslowitz, en Silésie, l'hôpi-
tal est bondé de cholériques, et les nouveaux ma-
lades sont soignés dans des baraquements construits
à la hâte pour les recevoir. Les autorités ont pris
toutes les mesures possibles pour arrêter le terrible
fléau.

Donald Morrison, qui donna tant de mal à la
police, lors de son arrestation dans les Cantons de
l'Est, se meurt de consommation dans sa prison. Le
Star demande son élargissement, et sir Donald
Smith, à la prière de plusieurs membres du Board
of Trade, a envoyé au gouvernement une pétition
dans le même sens.

Le *Texas*, de la ligne Dominion, parti il y a
quelques jours de Montréal, a fait naufrage pen-
dant un épais brouillard, en vue du Cap Anglais,
dans la baie Sainte-Marie. Cet endroit est exces-

sivement dangereux et a déjà été témoin de nom-
breux malheurs. Tout l'équipage a été sauvé,
mais le navire et sa cargaison sont complètement
perdas. Le premier était évalué à \$1,301,000, et
la seconde à \$188,000.

La Colombie Anglaise est inondée ! Le Fraser
a débordé, les eaux montent d'une effroyable fa-
çon, des milliers de personnes sont sans abri ; tous
les trains sont interceptés, les communications té-
légraphiques et téléphoniques sont rompues. Le
désastre est épouvantable. A perte de vue, on ne
voit que des canots de sauvetage et des centaines
de radeaux chargés de meubles. La petite ville de
Chilliwack est menacée de destruction, et l'on
crain de n'en pouvoir sauver tous les habitants.

Vendredi dernier a eu lieu, sur le Champs de
Mars, de Montréal, le grand concours annuel pour
le drapeau du duc de Connaught. Les cadets du
collège Sainte-Marie, du Mont Saint Louis et les
Highlands Cadets ont concouru vaillamment. Les
Jésuites sont encore sortis victorieux de la lutte.

Nous publierons, la semaine prochaine, plusieurs
vues prises pendant ce concours par MM. Laprés
et Lavergne, les artistes bien connus à Montréal.

La Baie Saint-Paul, en bas de Québec, vient
d'être bouleversée par un phénomène analogue à
celui qui s'est produit, il y a quelque temps, à
Saint-Albans. Une rivière, le Bras-Nord, a com-
plètement et subitement changé son cours, ren-
versant tout sur son passage, tandis que sur une
étendue de dix arpents, la terre a glissé sur les
couches inférieures, emportant les maisons et leurs
habitants, les granges et les bestiaux. Il n'y a pas
eu de perte de vie, mais les dommages qu'ont subi
les propriétés sont énormes.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—V. R. H., Montma-
gny.—Votre *Petite Allégorie* a été accepté et pa-
raîtra prochainement.

LA GUILLOTINE A PARIS

(Voir gravure)

Emile Henry est l'anarchiste qui avait lancé une
bombe dans l'hôtel Terminus, à Paris, le 12 février
dernier. Plusieurs personnes furent blessées, et
l'une d'elles succomba à ses blessures.

L'anarchiste fut condamné à mort et refusa de
signer son pouvoir en grâce. Le 21 mai dernier, à
quatre heures du matin, les magistrats et le direc-
teur de la grande Roquette, prison des condamnés,
pénétrèrent dans la cellule où l'anarchiste dormait
d'un profond sommeil. On l'éveilla en lui touchant
l'épaule : " Du courage, Henry, le jour est arrivé !"
Le condamné sauta à bas du lit et s'habilla fièvreu-
sément, aidé par les gardiens.

L'aumônier vient lui offrir les suprêmes consola-
tions, le criminel refuse de l'entendre. Une fois
habillé, on lui attache solidement les mains et on
lui coupe le col de sa chemise. La porte de la
prison s'ouvre, les gendarmes mettent le sabre au
clair. L'anarchiste apparaît alors, pâle et défait,
les traits contractés. La tête rejetée en arrière,
il regarde la guillotine avec des yeux égarés. Au
bout de dix pas, il s'arrête et crie : " Vive l'anar-
chie ! " Puis il ajoute d'une voix faible : " Je ne
peux plus marcher ! " On le soutient, on le place
sur la bascule, le couperet tombe avec un bruit
sourd, et la tête du misérable roule dans la boîte
de tête.

Les restes du supplicé sont jetés dans un pa-
nier, puis dans une voiture qui s'éloigne, entourée
de gendarmes, vers le cimetière d'Ivry.

LE COMMIS-VOYAGEUR IL Y A UN QUART DE SIECLE

Le voyageur de commerce, il y a vingt-cinq ans, était loin d'avoir le confort et le luxe dont jouissent ceux de nos jours. Voyez, en effet, sur notre gravure, ce malheureux condaisant un bon cheval canadien, au jarret solide, vigoureux comme un cheval normand, et qui marche résolument, les yeux fixés sur la route, pourtant si difficile à franchir !

Le chemin est couvert d'une épaisse couche de neige tombée ; la charge est lourde, mais le fidèle cheval canadien ne perd son chemin ni nuit ni jour, son instinct merveilleux lui en fait toujours retrouver la trace perdue sous l'épaisseur de la neige, et le guide n'a qu'à le laisser faire.

Pourtant, le voyage est bien dangereux, car si le cheval s'écartait un tant soit peu de son chemin, il enfoncerait aussitôt de dix pieds dans la neige ! Combien se sont perdus ainsi dans les montagnes du Saguenay, avant la construction du chemin de fer du Lac Saint-Jean ! Il fallait suivre la route des Caps allant à la Baie Saint-Paul et à Saint-Urbain, sur une longueur de soixante-six milles, dans des montagnes de 1,500 à 2,000 pieds de hauteur, par des chemins impossibles et constamment entourés de précipices !

PENDANT L'HIVER DE 1872

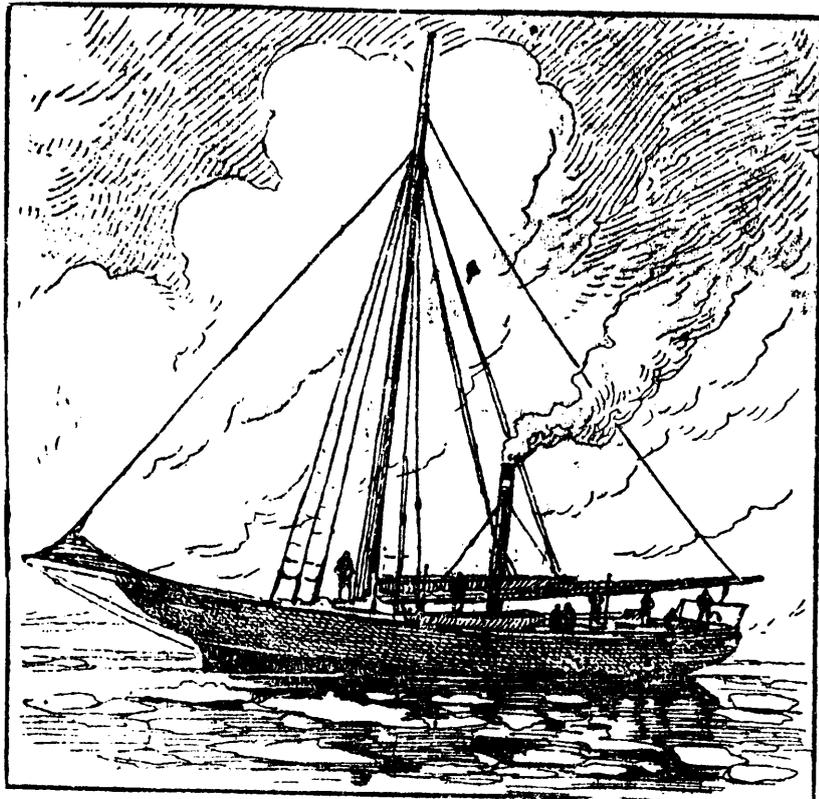
Le voyageur de commerce, représenté par notre gravure, était à la Baie Saint-Paul ; trois bordées de neige successives avaient bloqué ce chemin sur une hauteur de huit pieds. Depuis huit jours, les malles du Saguenay étaient interceptées, et grand nombre de gens se trouvaient pour ainsi dire prisonniers, dans les différents "camps" jalonnés le long de la route, à dix ou quinze milles de distance les uns des autres. Ces camps sont gardés par des gens du comté de Charlevoix et du Saguenay, et sont placés près du lac, qui abonde toujours en belle traite.

Quand on sut qu'il était impossible, avec de pareils chemins, de se rendre au Saguenay, plusieurs personnes vinrent trouver le commis-voyageur en question, M. C. N. R., représentant la maison P. Germain & Frères, de Québec, et lui demandèrent s'il n'y aurait pas moyen de continuer le voyage avec vingt-deux voitures, contenant environ cinquante voyageurs, tous cultivateurs, qui attendaient avec anxiété. M. C. N. R. télégraphia à son patron, qui, à cette époque, était ministre provincial, lui demandant la permission de dépenser \$100 pour déblayer le chemin, ce qui fut accordé sur le champ.

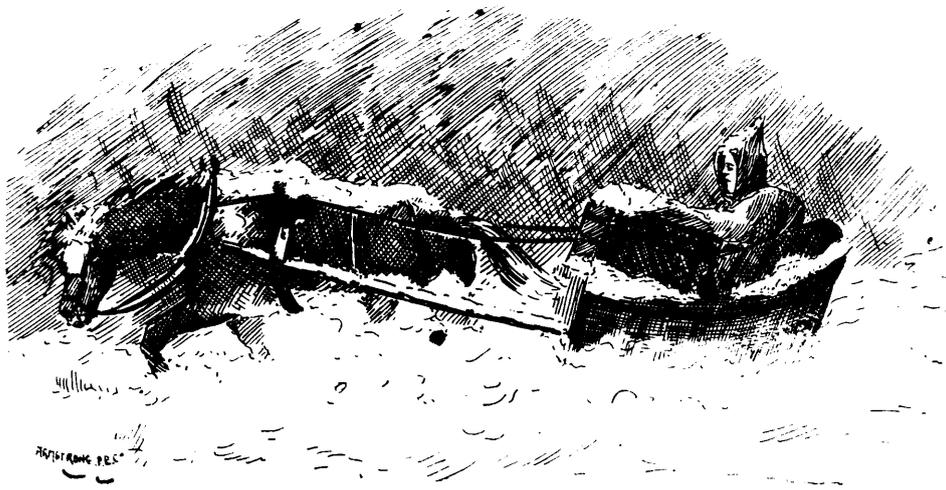
Aussitôt, vingt hommes, avec leurs attelages et, munis de pelles et de perches pour sonder le chemin, se mirent à déblayer cette route de soixante-six milles de long ! On trouva, dans des camps, des personnes privées de tout ; dans celui de la Malbaie, des voyageurs attendus furent obligés de manger du pain fait avec la pâte qu'on donne aux porcs.

On s'imagine difficilement la joie de ces pauvres gens en voyant arriver ces secours. Je me rappelle d'une dame Cimon, de la Baie Saint-Paul, qui était très corpulente et incapable de marcher sur des raquettes, et que nous dûmes conduire sur une traîne sauvage ! Il y avait tant de neige, dans ce remarquable hiver, que nous touchions avec la main aux fils télégraphiques.

A cette époque, le commis-voyageur avait à surmonter des obstacles



Navigation d'hiver : La goëlette Annie McGee



En voyage

bien plus grands que ceux qu'il rencontre maintenant. Les marchands de campagne n'avaient guère l'habitude d'acheter d'eux leurs marchandises. Si au moins les échantillons avaient été convenablement préparés ! Mais non, tout était primitif : des morceaux d'étoffes tout simplement coupés et épinglés sur du papier et numérotés ; puis, avec les quantités toujours insuffisantes qui restaient sur la marchandise vendue par le commis-voyageur, on ne parvenait plus à satisfaire les clients de la campagne ; aussi, que de reproches attendaient ce dernier au voyage suivant ! De plus, il y avait pour les voyageurs de Québec la terrible concurrence de ceux de Montréal, possédant un meilleur assortiment, un plus beau choix de marchandises et des échantillons supérieurement préparés.

Le chemin a donc été préparé par les anciens commis-voyageurs, qui ont, par leur énergie, formé la clientèle actuelle que les jeunes voyageurs conserveront à leur tour, nous en sommes sûr, par leur bonne conduite et leur persévérance.

C.-N. ROBITAILLE.

* *



C.-N. ROBITAILLE, officier de douane

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant le portrait de M. C.-N. Robitaille, l'ancien commis-voyageur, dont nous venons de lire les vieux souvenirs. Ce monsieur est maintenant officier de douane, et nous donnons ci contre une vue de la goëlette sur laquelle il a accompli plusieurs exploits remarquables contre les contrebandiers du Saint-Laurent.

M. Robitaille a eu, dans l'un de ses voyages, en 1881, l'honneur d'assister à l'inauguration, sur le Cap Trinité, d'une statue colossale de la sainte Vierge, érigée à une hauteur de 800 pieds au-dessus du niveau de l'eau. En arrière, à une hauteur de 1,400 pieds, se trouve aussi une croix énorme. Ces deux monuments ont été bénis en 1881 par Mgr Racine, évêque de Chicoutimi.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur annonçant que M. C.-N. Robitaille a organisé, pour cet été, une excursion au Cap Trinité, au lac Saint-Jean et à Chicoutimi, dans ces contrées qu'il a tant de fois parcourues lui-même si peu confortablement. Des arrangements ont été pris à cet effet avec les compagnies du Pacifique, du Richelieu et Ontario et du Lac Saint-Jean.

Les billets seront bons pour trente jours, du 15 juillet au 15 août, et le voyage pourra se faire en trois jours ; il y a à parcourir une distance de 836 milles.

NOTES ET IMPRESSIONS

La femme la plus timide a du courage quand elle tremble pour ce qu'elle aime.—G.-M. VALTOUR.

Il y a des hommes qui n'aiment travailler qu'à leurs heures, mais leur montre est toujours arrêtée.—JULES MARY.

L'amour et la sympathie, de même que la foi, naissent spontanément et indépendamment de la volonté. On ne peut pas plus les commander que les combattre ; cependant, l'absence de l'un ou de l'autre de ces sentiments chez une personne qui en est elle-même l'objet à produit chez celle qui l'éprouve la haine ou le mépris, suivant le cas, transformant ainsi les plus beaux élans du cœur en leurs passions ou leurs sentiments contraires, et cela parce que deux personnes, du reste irréprochables, n'ont pas pu se comprendre. C'est déplorable pour le bonheur de l'humanité.—JOSEPH GENEST

(POUR LE MONDE ILLUSTRÉ)

LETTRE DE BUENOS-AYRES



ÉMIGRATION officielle de 1885
a eu de très grandes consé-
quences.

La République Argentine s'est européanisée, pour ainsi dire. Les emplois de l'Etat sont généralement tenus par des étrangers naturalisés. Le grand commerce à Buenos-Ayres et à la campagne, l'élevage et la culture appartiennent à l'é-

tranger. Il commande, il dirige, il influe par ses capitaux, mais il ne gouverne pas.

Les mœurs européennes ont prévalu sur celles des indigènes. Seuls dans la pampa, les *gauchos* (naturels du pays) ont gardé presque intactes leurs mœurs patriarcales.

Les villes sont européennes, tous les styles d'architecture s'y marient, et cette diversité ne manque pas d'un certain éclat, qui fait trouver les villes belles au premier aspect.

Quoique chaque nation ait emporté ici ses mœurs et ses coutumes, il semble que celles des Espagnols prédominent. Chaque nation modifie sa manière de vivre pour se rapprocher de celle de ces derniers.

L'architecture, dans ses traits généraux, est espagnole. Toutes les maisons des villes sont à un ou deux étages, le toit est une *azotea* ou terrasse sur laquelle on peut se promener et passer facilement de sa maison sur celle du voisin. C'est la mode musulmane.

Toutes les rues se coupent à angle droit, à cent mètres de distance. Cette superficie, bâtie, divisée en huit lots, est appelée *mansana*. Les lots qui forment les angles sont les plus recherchés pour les maisons de commerce.

Les maisons sont en briques dures. A la ville, les briques sont jointes par un mortier composé de chaux et de sable. Dans la campagne, une simple boue sert à asséoir les assises. Les murs des maisons de plusieurs étages sont consolidés et maintenus par des armatures de fer.

Les murs intérieurs sont recouverts d'une épaisse couche de crépissage, en boue ou en mortier, et qui est susceptible des formes les plus variées et les plus gracieuses.

Cet art est très développé à Buenos-Ayres, et quelques établissements sont de véritables palais d'un splendide aspect.

Les cours sont pour la plupart pavées de carreaux et d'une grande propreté. Les bordures sont en marbre blanc ou d'une pierre dure d'un très beau dessin.

Les portes d'entrée sont grandes et hautes, avec une seconde porte grillée ou vitrée au bout d'un corridor décoré avec beaucoup de luxe et de goût.

Les établissements publics sont remarquables par leurs dimensions et les décors extérieurs. Les écoles du gouvernement et les églises sont en très grand nombre.

Le style des églises est généralement le style byzantin. On ne distingue qu'une grande masse surmontée d'une majestueuse coupole. Peu de clochers apparaissent, tranchant l'uniformité des maisons, comme cela a lieu dans nos cités d'Europe.

Les rues sont en général mal pavées. A part quelque deux ou trois avenues macadamisées, toutes les autres sont pavées en pierre. Le sous-sol étant très peu résistant, le pavage est des plus défectueux.

A la saison des pluies, les charrettes lourdement chargées enfoncent dans les rues jusqu'au moyeu.

Des tramways circulent sans cesse dans toutes les directions. Diverses compagnies se font une grande concurrence.

Trois grandes gares mettent Buenos-Ayres en communication avec toute la République.

La gare de Constitution, administrée par une compagnie anglaise, dessert tout le sud, jusqu'à la Patagonie; la gare du 11 Septembre, envoie ses wagons jusqu'à la Pampa Centrale; et la gare Centrale, dont les lignes suivent presque constam-

ment le cours du Rio et vont jusqu'à Salta, Jujuy, Bolivie et Pérou.

La plus importante des gares est celle de Constituz, qui est remarquable par son luxe, les commodités qu'elle offre aux voyageurs, et par la place du même nom, au milieu de laquelle s'élève un grand édifice nommé *Grotta*, que l'on s'est plu à couvrir de pittoresques décors. Le monument représente un bloc de rochers, surplombant d'un côté, et du pied duquel s'échappe en cascade un petit filet d'eau qui parcourt toute la place et y répand la vie et la fraîcheur.

La gare du 11, sur une éminence, très peu luxueuse, mais faisant beaucoup de transit.

La gare Centrale, en face du palais du président de la République, bâtie à la mode d'Europe, avec un pavillon flanqué de deux corps de bâtiments.

Quelques places méritent une mention particulière. La place 25 de Nidi, près du port. Elle est le point central de Buenos-Ayres. C'est d'elle que partent tous les tramways qui vont dans toute la ville, aussi y a-t-il toujours beaucoup d'animation. Cette place renferme la cathédrale, premier édifice de Buenos-Ayres, bâtie dans le style byzantin, de grands établissements de banque, le palais du président de la République ou Maison Rose, qui tient tout un côté de la place.

Ce vaste établissement, qui comprend (cuadra) cent varas de côté, est construit sur un terrain très incliné. La façade principale occupe tout un côté de la place de Mai, et les derrières donnent sur le port. Le chemin de fer central passe juste sous les fenêtres du président. Une grande verandah bitamée au niveau de la place occupe tout ce côté et permet aux voitures de venir juste devant le palais et d'attendre devant les colonnes. Un grand escalier de pierre permet de monter jusqu'à la verandah.

Sur l'autre face est la Chambre des Députés, monument sans beauté artistique. En face du palais du président de la République est l'avenue de Mai, actuellement en percement, et près d'elle s'élève le nouveau *cabildo* (mairie).

La statue équestre du général Belgrano, est sur une colonne commémorative, s'élevant sur la place.

Les rues les plus commerciales de Buenos-Ayres aboutissent à cette place. Rues 25 de Mai, Reconquista, San Martin, Rivadavia, avenue de Mai, Victoria, Bolivar, Defensa, Balcarce. La place représente une vaste ellipse surhaussée. Présentement, on s'occupe de la mettre au niveau de la rue. Sur cette place ont lieu toutes les revues.

La place San Martin, tout près du Retiro et de l'hôtel d'Immigration, fait suite à la rue San Martin. La place San Martin est un vaste polygone irrégulier, dont le plus grand côté fait face à la mer. C'est la place la plus vaste de Buenos-Ayres, et si elle n'est pas la plus belle, c'est la plus agréable par sa position dominant le Rio et qui permet de jouir du plus joli coup d'œil. Un monument, représentant un monceau de rochers, s'élève à un angle de la place. De la terrasse, la vue s'étend très loin, en mer et sur la ville. La place San Martin a été choisie pour recevoir le pavillon argentin qui s'élevait, à Paris, pendant l'exposition de 1889. Sur la place, s'élève la statue équestre du général San Martin. Les autres places sont la place de la Liberté, la place Général Lavalle avec une colonne supportant la statue de ce général.

Le port de Buenos-Ayres, récemment creusé, présente encore peu de sécurité. Les navires de fort tonnage mouillent encore en grande rade ou vont à la Plata, la nouvelle ville.

Le port se compose de cinq grands bassins, séparés par des ponts tournants. L'entrée du premier dock paraît bien difficile, et beaucoup de compagnies préféreront encore le mouillage en rade ouverte.

Les environs de Buenos-Ayres: Palermo, Belgrano, Flores, sont de petits endroits sur lesquels s'abat la population les jours de fête.

Palermo se distingue par un parc immense, planté d'eucalyptus qui baignent leurs racines dans la mer. C'est le rendez-vous de tous les promeneurs qui recherchent l'ombre et la tranquillité. Près du parc 3 de Febrero est le jardin d'Acclima-

tation et le jardin des Plantes où, pour quelques centavos, on peut voir les curiosités zoologiques entassées dans les cages. Palermo est le champ de courses. Tous les jours, la haute société de Buenos-Ayres va faire sa tournée en voiture; le défilé se forme dans la rue Florida et suit sans interruption, depuis les riches équipages en livrée jusqu'aux simples fiacres.

Buenos-Ayres centralise le commerce d'importation et d'exportation. La villa de la Plata le lui dispute beaucoup, et peut être un jour dépassera-t-elle en trafic, l'antique cité fondée par les premiers Européens qui posèrent le pied sur le littoral du Rio de la Plata.

Autour Chard

PAS RARE CHEZ LES CANADIENS

Ces jours derniers, les journaux de Québec se pâmaient d'admiration devant trois frères jumeaux écossais débarqués d'un steamer océanique.

L'un d'eux même donnait toute une colonne de renseignements sur ses trois frères comme s'ils avaient été des personnages importants.

Comme si le ciel avait voulu prouver à ces enthousiastes qu'il n'y avait pas que les femmes écossaises qui donnaient de pareils exemples de fécondité, la journée même que les trois frères écossais débarquaient à Québec, la femme de Pierre Lamoureux, boulanger de Marieville, comté de Rouville, donnait le jour à trois enfants, deux garçons et une fille.

D'ailleurs, le cas n'est pas aussi rare qu'on le croit au Canada.

A Québec, le 24 octobre 1697, Guillaume Pagé faisait baptiser trois jumelles.

Le 4 janvier 1767, à Sainte-Anne du Bout de l'Île, Rose de Repentigny, épouse de Louis Michel, faisait baptiser trois jumeaux.

Le 21 avril 1780, à Saint-Augustin de Portneuf, on enterrait trois jumeaux qui n'avaient été qu'ondoyés, enfants de Louis Doré et de Madeleine Duboict (Dubeau).

Mais ce qui bat tout, ce sont les trois jumeaux de Beauport, Etienne Parent, Jean Parent et Joseph Parent qui se marièrent le même jour.

P. G. R.

LA GRUE BLESSÉE

PARABOLE

L'automne dépouillait déjà les forêts, et la bise étendait le givre sur les plaines; une bande de grues se rassembla sur la plage pour chercher de l'autre côté de l'Océan une terre hospitalière. L'une d'elles, que le trait du chasseur avait blessée, se tenait à l'écart, triste et maette, au lieu de joindre ses cris aux cris de joie de l'escadron ailé, et elle était la risée de la troupe joyeuse. — Je ne suis pas coupable de ma blessure, pensait-elle à part; je travaillais autant que vous au bien de notre nation. La raillerie et le mépris me frappent sans justice. Hélas! qu'advient-il pendant le voyage? La souffrance ne me laisse ni courage ni force pour un vol soutenu. La mer va sûrement me servir de tombeau. Que le barbare ne m'a-t-il achevée! — Cependant le vent propice s'élève de la terre. L'armée part en ordre et vole à tire-d'aile en poussant de gaies clameurs. L'oiseau blessé restait loin en arrière et se reposait souvent sur les feuilles de lotus qui tapissaient les eaux, et il soupirait de tristesse et de douleur. Après mainte halte, il vit la terre meilleure, le ciel plus riant, où l'attendait la guérison.

O vous sur qui s'appesantit la lourde main de l'adversité! qui, dans votre affliction, vous prenez souvent à maudire la vie, ne désespérez pas; tentez la traversée: de l'autre côté du rivage vous attend une terre meilleure.

VON KLEISE.



LES DANSEUSES JAVANAISES



Smith & Gayard

NSEUSES JAVANAISES

LA COLONNE VENDÔME

(Suite et fin)



En 5, on commença l'opération sacrilège, devant une foule énorme. La garde nationale était là, sous les armes, autour de l'édifice : cette garde renfermait quelques-uns de ces soldats que l'Empereur avait naguère entraînés à sa suite à la conquête du monde. Et c'était là les soldats que les Alliés avaient choisis pour complir ces de leur odieux attentat ! Cependant, eurent-ils honte d'eux-mêmes ? redoutèrent-ils qu'une colère effroyable et subite n'éclatât soudain dans le cœur de ces grenadiers qui, à peine contenus par le respect de la discipline, murmuraient déjà sourdement ? Toujours est-il qu'au dernier moment, on donna l'ordre de retirer la garde et de la remplacer par des troupes régulières auxquelles on avait habilement mêlé quelques régiments étrangers ! Ah ! sans doute, ils avaient craint, ces vainqueurs d'un jour, que les vieux braves, au spectacle de l'insulte faite à leur chef, croisant la baïonnette autour du monument, ne lui fissent, comme jadis, à leur maître, un rempart de leurs corps, en poussant ce terrible cri de bataille que l'Europe connaissait si bien : "Vive l'Empereur !"

Ce ne fut que le 6 avril, à 6 heures du soir seulement, au milieu des murmures de la foule et tandis que tous les cœurs se serraient que les machines, établies par Launay sur le faite de la Colonne, commencèrent à fonctionner, et la statue, quittant son socle glorieux, descendit lentement au milieu des soldats qu'elle dominait encore comme un géant, de toute la hauteur de la taille.

Elle fut immédiatement remplacée par un drapeau blanc qui fut salué des cris de : Vive le roi ! Vive Louis XVIII ! et 21 ans devaient s'écouler avant que l'image de l'Empereur ne fut rétablie à sa place. L'opération avait duré 4 jours : Launay obtint d'emporter chez lui la statue, comme garantie d'une somme de 80,000 francs qui lui était encore due par l'Etat, comme fondateur de la Colonne.

Mais, un an s'était à peine écoulé que Napoléon quittait l'île d'Elbe, et, après une marche triomphale inouïe, rentra dans la capitale. Malgré les effroyables préoccupations que dut avoir à cette époque, cet homme extraordinaire, il eut encore le temps de se faire restituer par Launay la statue de la Colonne d'Austerlitz, espérant sans doute, (tous les espoirs ne lui étaient-ils pas permis ?) de la replacer, dans un jour prochain, au sommet de l'édifice.

Mais, hélas, cette fois, la fortune trahit le grand homme ; malgré ses efforts prodigieux, il fut vaincu dans cette lutte gigantesque engagée avec le destin, et le 15 juillet suivant, arrêté comme un malfaiteur par cette Angleterre dont il avait, avec une noble confiance, demandé l'hospitalité, il était envoyé sur le roc de Ste Hélène, où il devait expier à tout jamais, sa gloire et ses hauts faits.

Le bronze de la statue fut fondu et servit plus tard à édifier celle de Henri IV.

Cependant, en 1832, le roi Louis Philippe décida, par une pensée généreuse, de replacer, sur la colonne mutilée, l'image de Napoléon Ier. Un concours fut ouvert et le sculpteur Searre fit une statue nouvelle, qui fondue par Crozatier, fut inaugurée le 28 juillet 1833, c'est-à-dire 18 ans après l'arrestation de l'Empereur et 12 ans après sa mort.

Ce jour-là fut un grand jour pour la vieille garde et l'armée qui prirent part à la fête. Le roi lui-même, à cheval au milieu de son état-major, fit tomber le voile qui couvrait la statue, au milieu des cris de joie et des applaudissements de la multitude. Napoléon était représenté tel que le peuple l'avait connu, avec son petit chapeau et sa redingote grise, une main dans sa poitrine, et tenant de l'autre des cartes et des papiers. Cette statue était plus conforme au reste de l'édifice, mais elle n'avait pas le mérite artistique de la première. Aussi, trente et un ans plus tard, en 1864 fut-elle de nouveau remplacée par une reproduc-

tion de la statue primitive de Chaudet représentant Napoléon en empereur romain ; c'était l'œuvre de Damont. Toutefois, beaucoup regrettèrent et regrettent encore l'image du Napoléon populaire vers laquelle les vieux soldats de l'Empire ne pouvaient lever leurs regards sans que les larmes ne leur vinssent aux yeux. Elle fut d'abord transportée sur une place publique à Courbevoie, puis aux Invalides à Paris, où les vieux de la garde la conservent religieusement au milieu d'eux, comme souvenir de celui qui fut leur chef bien aimé et leur plus fidèle compagnon.

Cependant, le temps marchait toujours. Plusieurs gouvernements s'étaient succédé sur ce trône de France qui ressentait à cette époque de si terribles secousses. Pour tous il y eut des jours de triomphe et pour chacun des jours de denil auxquels la colonne d'Austerlitz assistait impassiblement. Cependant, la journée la plus glorieuse dont elle fut plus spécialement le témoin, à cette époque, et qui est restée comme attachée à son histoire, fut le 14 août 1860, jour de la rentrée à Paris des troupes françaises revenant de la campagne d'Italie.

Jamais, depuis les plus beaux triomphes du premier empire, on n'avait vu dans la capitale plus d'animation, de bruit et de mouvement. La foule massée sur la place Vendôme, attendait impatiemment le retour de l'armée ; fenêtres, balcons, toits, tout était rempli de spectateurs. Enfin, à midi, le défilé des troupes commença. "Alors, dit Amédée Gabourd, une immense acclamation éclata comme le bruit du tonnerre, lorsqu'on aperçut les premiers bataillons avec leurs drapeaux déchirés par la mitraille ! L'Empereur monté sur un magnifique cheval, avait pris place sous le balcon du ministère de la justice, où se tenait l'impératrice. Il y eut pendant cette cérémonie un moment d'émotion indescriptible : ce fut lorsque parurent les blessés, précédés par quelques uns des aumôniers qui les avaient consolés, récorfortés sur les champs de bataille arrosés de leur sang : 20,000 personnes placées sur les gradins se levèrent en ce moment comme d'un seul élan, pour saluer par leurs cris les glorieux mutilés ! Ah ! alors sans doute l'image du grand empereur dut tressaillir du haut de sa colonne, car, c'étaient bien là ses fils, c'étaient les vainqueurs de Montebello, de Palestro, de Magenta, de Turbigo et de Solferino qui venaient apporter leurs hommages au vainqueur d'Austerlitz !

Hélas ! qui eut dit, alors, que dix ans à peine s'écouleraient avant que cette même place ne fut témoin du plus terrible spectacle : c'est bien ainsi que passent les destinées des peuples ! Nous voilà maintenant en 1870, l'empereur indigne de porter la couronne de son oncle Napoléon Ier, est prisonnier en Allemagne, la France tombée de sa grandeur, ses armées sont vaincues, le territoire est en proie à l'invasion, l'ennemi aux portes de Paris, la guerre civile à l'intérieur ! Or, de même que quand la tempête est déchainée sur les grands bois, que la foudre a brisé la tête séculaire des géants de la forêt, propageant autour d'elle les horreurs de l'incendie, on voit sortir de leurs repaires inconnus des monstres à l'aspect effroyable qui vont porter la terreur et la désolation dans les campagnes, ainsi pendant ces grandes convulsions politiques, quand l'action du chef suprême est paralysée et que l'anarchie déploie ses sinistres étendards, alors, apparaissent ces monstres à face humaine, accourus à la curée et qui, sous prétexte de faire luire le flambeau de la liberté sainte, ne secouent au loin que les torches de la discorde et de la dévastation ! Voilà pourquoi dans ces jours néfastes de la Commune, il se trouva un de ces misérables assez hardi pour demander la démolition de la colonne d'Austerlitz. Il s'appelait G. Courbet et était artiste. Quel intérêt avait-il donc à poursuivre un pareil but ? On ne le sut jamais positivement, mais on est en droit de croire que ce ne fut point son seul dévouement à la cause de la Révolution qui lui fit accomplir son triste dessein. Il y a là une autre question que la question de principes et certains bruits qui coururent plus tard, firent comprendre que l'or ennemi n'était pas étranger à l'odieuse entreprise du misérable.

Depuis longtemps déjà, il réclamait le débou-

l'insensé, dans un article paru dans le "Bulletin de la municipalité," d'abattre le monument puis de le fondre avec tous les canons allemands et français et d'en édifier une nouvelle colonne coiffée du bonnet phrygien et dédiée à la République universelle ! Et c'étaient ces gens là qui voulaient gouverner la France, la France de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, de Louis XIV et de Napoléon Ier !

Enfin, il obtint le décret ordonnant la démolition de la colonne. Au commencement de mai 1871, on enleva quelques plaques de bronze au-dessus du soubassement, puis on attaqua la pierre qu'elles recouvraient ; enfin le 16 mai, tout était prêt pour le renversement avec un système de cordages et de cabestans.

"A 3½ h., dit M. Claretie, le clairon sonne ; quelques membres de la Commune prennent place au balcon du ministère de la justice. La musique de 100e bataillon joue la Marseillaise, à laquelle succède le Chant du départ, exécuté par la musique du 172e bataillon. On fait éloigner tout le monde, chacun se range autour de la place. A 5¼ h. les cabestans fonctionnent, la tension des câbles s'opère lentement. Il est 5½ h. l'attention est immense, chacun est haletant. Un cri étranglé par la peur d'un accident dont il est impossible de mesurer l'étendue, part de toutes les bouches. Un silence d'épouvante se fait dans la foule anxieuse ; puis après avoir oscillé un moment sur sa base, cette masse de bronze et granit tombe sur le lit qui lui avait été préparé.

"Un bruit sourd se mêle au craquement des fascines ; des nuages de poussière s'élèvent dans les airs. A l'instant une immense clameur s'élève de la foule : Vive la République ! Vive la Commune ! Les fascines et le foin ont été lancés de chaque côté à plus de 30 pieds. La colonne est toute disloquée ; la statue a un bras cassé et la tête séparée du tronc.

"En deux minutes, le drapeau rouge est arboré sur le piédestal demeuré debout.

"C'est alors que des énergumènes comme Bergerat, H. Fortuné, Miat et Ravurier s'élançant sur le piédestal, y prononcèrent des discours tels qu'on pouvait en attendre de pareilles gens !"

Or, on raconte qu'il passa alors un incident bien touchant. On dit que depuis le commencement de l'opération sacrilège, dans un des coins de la place Vendôme, se tenait un vieux soldat de la garde venu pour voir de ses yeux cet odieux attentat, dont les récits de la foule n'avaient pas encore pu le persuader. Tout pâle et frémissant, il suivait avec angoisse le progrès de l'œuvre révolutionnaire. Il ne quittait point des yeux la statue de Napoléon. C'était donc bien vrai, c'était donc lui, son empereur, son chef bien-aimé à qui on allait infliger ainsi le plus sanglant des outrages ! Et l'on choisissait pour abattre la glorieuse image du vainqueur d'Austerlitz, le moment où l'étranger foulait aux pieds cette Patrie pour laquelle il avait combattu ! C'était donc là tout le prix réservé sur la terre au dévouement et à la bravoure, et lui, le vieux grenadier, n'avait-il donc échappé cent fois à la mort sur les champs de bataille que pour voir précipiter sur un tas de fumier, du haut de sa colonne de gloire, celui qui faisait inscrire sur ses drapeaux cette noble devise : —Honneur et Patrie !

Telles étaient, sans doute, les pensées qui déchiraient le cœur du vieux brave, quand soudain, il vit le sommet de la colonne s'agiter sur sa base, lentement, effroyablement ! Puis un craquement se fit entendre... alors sentant ses forces l'abandonner et toutes ses blessures se rouvrir, le vieux grenadier fit un effort suprême et, comme aux jours glorieux du passé, saisissant sa béquille dans ses mains crispées, il présenta les armes en criant : Vive l'Empereur ! Puis il s'abattit lourdement sur le sol, au même instant où la colonne s'écroulait avec un fracas effroyable : il était mort !

Mais si la vertu ne rencontre pas toujours ici-bas sa récompense, le crime du moins y est souvent exposé à de terribles réveils. L'armée Française régulière reprit bientôt Paris, et les misérables qui l'avaient déshonoré, reçurent enfin la juste punition de leurs attentats : fusillés en masse ou déportés au loin, il débarrassèrent le pays de leur odieuse présence, et le premier décret du gouverne-

ment provisoire assemblé à Versailles, fut que la colonne serait rétablie comme primitivement. On avait d'abord projeté, afin d'éviter de fâcheux accidents, de la surmonter de la statue de la France, mais ce projet fut abandonné et en 1875, la statue de l'empereur reprit sa place au sommet du monument.

Il y a une légende populaire très curieuse à propos de la reconstruction de la colonne de la Grande Armée. On fit d'abord rechercher sous les ruines les plaques de bronze qui en entouraient le fût.

Toutes furent retrouvées et fondues sur les anciens moules dont on avait conservé les modèles. Or, on s'aperçut alors que l'ange de la Victoire qui surmontait autrefois le Globe que l'empereur tenait à la main avait disparu ! Qu'était-il donc devenu ? On fit faire les recherches les plus minutieuses, ce fut en vain : la Victoire nous avait quittés ! Certains prétendirent, non sans raison peut-être, que le misérable qui avait fait abattre le monument, en avait dû arracher l'emblème de la victoire pour en faire hommage au prince ennemi dont l'or avait payé son crime, et qui l'avait peut-être exigé de lui comme preuve matérielle de son odieuse trahison. Quoiqu'il en soit, on ne le retrouva jamais, et l'on dut, paraît-il, en faire fondre un nouveau pour remplacer celui de Napoléon Ier !

O Victoire ! Qu'es-tu donc devenue ! Tous les prisonniers faits par l'ennemi en cette guerre cruelle ont enfin revu leurs foyers : aurais-tu donc toi seule, hirondelle fugitive, oublié le chemin de la Patrie ! Ah ! reviens vers nous, toi qui, si longtemps as habité notre tente et conduis nos soldats au combat ! Quitte, ô sainte captive, les murs où l'étranger te retient prisonnière ; et quand tu reverras les toits fameux de l'Alsace, les cloches en deuil de Strasbourg et de Metz, souviens-toi qu'un peuple tout entier y prie chaque soir en versant des larmes pour ton retour ! Alors, comme jadis l'Aigle impériale, tu prendras, toi aussi, de clocher en clocher, ton essor triomphal jusque sur cette colonne où t'attend celui qui fut ton fils bien-aimé !

La colonne Vendôme a été célébrée bien des fois par les littérateurs et les poètes. On se rappelle encore la chanson fameuse d'Emile Debraux (1818) :

Salut, monument gigantesque
De la valeur et des beaux-arts....
L'Europe qui, dans ma Patrie,
Pâlit un jour à ton aspect,
Et brisa ta tête flétrie,
Pour toi conserve du respect,

Car, des vainqueurs de Babylone,
Des héros morts à l'étranger,
Les ombres pour la protéger,
Planaient autour de la Colonne !

Victor Hugo, lui aussi, payait au célèbre monument un magnifique tribut d'admiration quand il s'écriait :

O monument vengeur, trophée indélébile,
Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile
Sembles porter au ciel ta gloire et ton néant.
Et, de tout ce qu'a fait une main colossale,
Seul est resté debout, ruine triomphale
De l'édifice du Géant !

Voilà, en quelques mots, l'histoire de cet édifice fameux dont la destinée fut aussi tourmentée que le fut l'existence orageuse du héros qui la couronne.

Quant à celui-ci, il est bien là à sa place, sur ce sommet élevé où sa statue reçoit les premiers feux de l'aurore, et que les derniers rayons du soleil ne semblent quitter qu'à regret. Il est bien là, au milieu du tonnerre et des tempêtes, lui qui sembla pendant sa vie commander à la foudre ; il est bien là, planant au-dessus de la grande cité qui fut le séjour de sa gloire, ce héros qui fut si au-dessus de son époque par son courage et son génie ! Lui qui, pendant quinze ans, fut le guide de la Patrie, son inspirateur et son chef, il est bien là, assez loin pour ne plus entendre les vains murmures de la multitude qui s'agite à ses pieds, et, assez près cependant, pour être encore au milieu de son peuple comme pour le protéger de son ombre, pousser les citoyens aux grandes actions, assister aux destinées de la Patrie et demeurer comme son plus précieux symbole de gloire !

Chaque année, le 5 mai, anniversaire de la mort de l'Empereur et le 15 août, anniversaire de sa naissance, la colonne est l'objet d'un touchant pèlerinage : les vieux soldats, débris de ce qui fut un jour la Grande Armée, viennent apporter des couronnes sur le monument de celui qui fut Napoléon Ier Empereur des Français !

Affaissés, courbés, mutilés, ils passent dans les rues populeuses de Paris, silencieux comme des ombres, comme des fantômes d'un autre âge : on s'écarte avec respect sur leur passage, les mères les montrent à leurs enfants car ce furent ces vieillards qui donnèrent un jour à la France une puissance formidable. Et il s'en vont rendre au chef un hommage qui, pour plusieurs d'entr'eux, sera le dernier, car eux aussi, cèdent au temps qui emporte tout : leurs rangs s'éclaircissent sans cesse et bientôt la colonne d'Austerlitz aura reçu sa dernière couronne des mains du dernier médaillé de Ste-Hélène.

Mais, la France, elle, restera toujours au pied du monument désormais sacré, elle veillera pieusement sur ce dépôt précieux, et, s'il devait se lever pour la Patrie des jours de tourmente et d'épreuves, c'est encore sur ce bronze qu'elle viendrait chercher les inspirations du courage et les héroïques résolutions !

Comme cette colonne, la France, elle aussi, a traversé de terribles époques ; elle aussi fut privée de sa couronne ; elle aussi, fut chargée de liens infâmes, elle aussi fut précipitée du haut de sa grandeur sur un lit d'ignominie, mais comme la Colonne, aussi, elle s'est relevée de ses ruines, comme elle, plus solide et plus belle, elle porte maintenant dans les cieux son front couronné par l'adversité ! elle reçoit les hommages de l'étranger et quand son immortel drapeau traverse les mers sur ses navires formidables, il est acclamé par les populations accourues sur les rivages ! Comme la Colonne encore, il ne lui manque donc que la victoire, mais, comme le dit le P. Lacordaire : "Quand Dieu, toujours occupé du salut des hommes, veut opérer de grandes choses, il prédestine un homme et un lieu ; un homme qui doit agir, un lieu qui sera le théâtre de son action." Cet homme, qui doit agir, cet homme existe sans doute déjà ; caché peut-être parmi les plus humbles, nul ne le connaît encore, mais le doigt de Dieu l'a déjà désigné : faisons donc des vœux pour qu'il comprenne la grande tâche que réclame de lui le Tout-Puissant, qu'il sache l'accomplir sans faiblesse et ramener ainsi à nos drapeaux la Victoire fugitive, à notre France chérie la gloire des temps passés.

P. Cronnier

SOUVENIR DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

Un ancien soldat de l'armée d'Italie, habitant Montréal, nous communique un document datant de 1859, lors du passage de l'armée française à Brescia.

Les habitants de Brescia, enthousiasmés des résultats jusqu'alors sans exemples de la marche triomphale des Français leur firent une ovation magnifique. La proclamation ci-dessous nous montre quels étaient alors les sentiments de la nation italienne à l'égard de leurs alliés du jour. La triple alliance a brisé de nos jours le pacte d'impérissable fraternité d'alors.

A L'ARMÉE FRANÇAISE

Adieu, valeureux soldats, qui, vous rappelant les batailles de l'Empire, venez d'en renouveler les prodiges, en vengeant dans les champs de la Lombardie la liberté lombarde.

Vous avez combattu les nobles batailles que les hommes et le Ciel ont bénies, et qui, depuis la Sésia jusqu'au Mincio, ont délivré une terre en proie aux outrages de l'ennemi.

Quelle douleur pour une âme italienne de se séparer des braves qui ont racheté notre patrie, et de ne pouvoir partager plus longtemps avec eux les vives émotions de l'enthousiasme !

Donnons-nous donc la main, intrépides soldats, et scellons ensemble le pacte d'impérissables fraternité comme vous avez scellé de votre sang notre indépendance.

Nos cœurs nous disent que nous nous reverrons. Vous retournez dans votre patrie et la joie de vos victoires y précède vos pas. Mais si vous gardez encore quelques-unes de ces fleurs, dont nous avons orné vos armes lorsque, couverts encore de la poussière de Magenta, vous êtes arrivés pour briser nos chaînes, eh bien, montrez-les ces fleurs à ceux qui vous sont chers, et dites leur de quelles larmes nous les avons baignées.

Dites-leur que les mêmes mains, qui ont répandu sur vous ces fleurs, ont pansé vos blessures.

Dites que l'armée italienne, en combattant à vos côtés, s'est bien montrée digne de vous ; et qu'aux champs de Saint-Martino elle a vengé l'honneur de la nation, blessé par un peuple qui a fait devant elle.

Adieu, soldats ; votre tâche est remplie, et nous espérons désormais pouvoir remplir la nôtre ; mais nous n'oublierons jamais le moment où les remparts de notre patrie ont été parés de vos tentes.

Si les destines de l'Italie vous rappelaient un jour parmi nous, ayez l'assurance que nous irons à votre rencontre, non plus avec de tendres fleurs, mais fiers de nos armes et de notre courage !

LES BRESSANS.

Brescia, le 21 juillet 1859

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pommes au riz. — Cuire des pommes dans un sirop de sucre, après les avoir pelées, vidées et tournées. Cuire également dans du lait du beau riz en y ajoutant un peu de sel, du sucre et du zeste de citron. Le riz étant bien crevé et un peu compacte, ôtez le zeste de citron, versez le riz et mettez le tout au four pour prendre couleur.

Crème duchesse. — Garnissez le fond d'une casserole ou d'un moule avec des biscuits à cuiller que vous arroserez légèrement de kirsch ou de rhum ; sur ce lit de biscuits, disposez une couche convenable de confitures aux pêches, aux prunes ou aux abricots.

Recommencez un second lit de biscuits et de confiture, faisant de la sorte quatre à cinq couches successives.

Faites prendre forme ; démoalez, puis servez, après avoir masqué le tout avec une crème épaisse relevée de kirsch ou de rhum, suivant la liqueur employée pour les biscuits.

Épaule de mouton en ballon. — Désossez jusqu'à la moitié du manche une épaule de mouton bien couverte ; piquez-la de lardons assaisonnés, arrondissez-la ; faites la tenir à l'aide d'une ficelle et tâchez qu'elle ait la forme d'un ballon. Foncez une casserole de bardes de lard ; placez y l'épaule, avec carottes, oignons, clous de girofle, feuilles de laurier, thym, ses os et quelques autres débris de viande ; mouillez de bouillon ou d'eau ; recouvrez de bardes de lard et d'un papier beurré et faites cuire à petit feu ; la cuisson obtenue, retirez les ficelles et dressez l'épaule en l'ornant d'un cordon d'oignons glacés.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Contre les mauvaises odeurs. — On signale un moyen de désinfection original et peu coûteux, et qui, depuis plusieurs années, est employé avec succès dans quelques maisons. Ce système de désinfection a pour base l'essence de térébenthine du commerce, produit qu'il est facile de se procurer chez les pharmaciens. Une seule goutte jetée dans les fosses d'aisances de temps en temps suffit, assure-t-on, pour faire disparaître toute mauvaise odeur.

OUVRAGES POPULAIRES. — *La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; *le Pater*, par F. Coppée, 10c ; *les Lettres d'un étudiant*, 10c ; *les Farces de Piron*, 10c ; *les Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c G. A. et W. Damont, libraires, 1826 Staine-Catherine

USAGES ET COUTUMES

Autrefois — Il y a déjà longtemps — une jeune fille ne se serait jamais installée sur une chaise à dossier, encore moins sur un fauteuil. Elle s'assoyait modestement sur un tabouret, sur un pliant. Maintenant, elle prend trop souvent la meilleure place, du côté de la cheminée, sur un canapé, sur un fauteuil. Cependant, si elle a été bien élevée, elle doit savoir qu'une jeune personne n'emploie jamais un siège à son usage personnel ni chez elle, ni dans le monde.

Par contre, beaucoup de femmes âgées oublient de se targuer de quelques-uns des privilèges attribués à la vieillesse. Aussi, quand une dame a atteint la soixantaine et qu'elle reçoit chez elle des jeunes femmes, lorsqu'il y a à passer des portes elle entre ou sort la première, après un léger simulacre de refus et d'hésitation qui ne doit pas durer plus d'une seconde.

Au dix-huitième siècle, le grand deuil se portait sans rouge, sans poudre et sans mouches. En cette fin de siècle, le grand deuil exige une coiffure simple ; on ne porte pas de bouclettes sur le front et l'on donne à ses cheveux un arrangement gracieux (ce n'est pas défendu), mais sans apprêt.

Il ne faut jamais amener un inconnu dans une maison où l'on est reçu, même très intimement, sans en avoir demandé la permission aux maîtres du logis. Votre ami peut leur déplaire profondément : mais, parce que vous le leur avez présenté, parce que vous l'avez introduit sous leur toit, ils seront obligés de lui faire un bon accueil, et cet ami en prendra peut-être avantage pour revenir à leur grand déplaisir.

Ne dites donc jamais à quelqu'un : Je vous conduirai chez M. un tel. Voyez M. un tel auparavant, demandez-lui s'il veut recevoir votre ami, en le conjurant de refuser franchement si la chose lui est désagréable. Ce n'est qu'après avoir ainsi préparé les voies que vous pouvez proposer à un ami de lui ouvrir la porte d'une maison étrangère.

Si son mari devait faire une longue absence, une jeune femme ferait bien de ne pas rester seule en sa maison. Elle devrait appeler auprès d'elle une parente âgée ou bien posée. Si elle le pouvait, elle se retirerait chez ses parents. Au dernier siècle, une femme qui craignait la calomnie, la mauvaise interprétation des plus simples actions, s'enfermait dans un couvent, dans l'abbaye où elle avait été élevée. Ces moyens ne sont pas à la portée de tout le monde, mais en racontant cela, nous voulons indiquer de quelles précautions doit s'en tourer une femme jeune, éloignée de son mari.

Lorsqu'une femme offre une place à une amie dans sa voiture, elle la fait monter avant elle. Sans contestation (si l'on est entre femmes de même âge), l'amie passe et va s'asseoir — à droite ou à gauche — dans le coin opposé à la portière ouverte.

Si la voiture était à quatre places qu'on y fit monter deux amies, la propriétaire du véhicule ferait mieux de s'asseoir en face des deux dames, à qui elle indiquerait le fond de la voiture, mais la plus jeune des deux invitées — et si elles étaient du même âge — la plus simple et la plus modeste se refuserait à cet arrangement et ne s'assiérait pas plus au fond de la voiture qu'elle ne consentirait, dans un salon, à prendre le fauteuil de la maîtresse de la maison. Des dames âgées seules pourraient se laisser faire ces honneurs par une femme beaucoup plus jeune qu'elles — Un homme — à moins qu'il ne soit octogénaire — n'occupera jamais le fond de la voiture, ayant avec lui des femmes qui seraient obligées de s'asseoir en face de lui. Mais, bien entendu, cette étiquette ne sera pas observée, au contraire, s'il s'agit d'un père ou de ses filles, d'un oncle âgé et de ses nièces, etc.

Il faut être de son temps, se défaire d'expressions vieilles, surannées, qui font sourire les générations nouvelles. Ainsi on ne dit plus : "On m'a demandé la main de ma fille," mais : "On m'a demandé ma fille en mariage." Un père ne demandera pas plus la main d'une jeune fille pour son fils.

Les gens du monde disent plus volontiers :
"M. un tel a épousé Mlle une telle," que :
"M. un tel s'est marié à Mlle une telle."

On dit souvent d'une femme qu'elle est une intrigante et, parfois, ce mot est beaucoup trop fort pour rendre l'idée qu'on se fait de son caractère, pour qualifier son... défaut. Les gens d'autrefois avaient un second adjectif pour désigner les femmes remuantes, actives, qui veulent faire triompher leurs droits ou leurs titres envers et contre tous.

Ils les appelaient des *intrigueuses* ; l'épithète ainsi adoucie serait souvent plus juste, moins impropre. En ce temps de néologisme et de résurrection de vieux mots, on devrait bien remettre à la mode cet adjectif d'*intrigueuse*, qui serait souvent un euphémisme nécessaire.

Une femme bien élevée n'emploiera jamais l'expression *c'est infect* pour *c'est révoltant* ou *ignoble*. Elle ne dira même pas *c'est dégoûtant*.

ANN SEPH.

NOTES ET FAITS

Température du mois de juin

— Du 10 au 18, beau quoique changeant — (Tempêtes locales avec tonnerre.) du 18 au 29, quelques jours de pluie et de temps frais. — du 26 au 3 juillet, quelques tempêtes avec tonnerre.

* * * *

Mœurs chinoises

Le 15 de chaque mois, les jeunes filles se rendent, dès le lever du soleil, sur le mont Yen-Yen. Chacune d'elles porte un coffret vide, qu'elle enterre au pied de la montagne.

Vers midi, les jeunes hommes qui désirent se marier font le même pèlerinage. Chacun choisit un coffret et l'emporte. La propriétaire se fait alors connaître, des pourparlers s'engagent, et, bientôt après, les fiançailles sont célébrées.

Chez nous, les jeunes gens iraient aussi volontiers chercher les coffrets ; mais ils y mettraient peut-être comme condition qu'ils ne fussent pas vides.

* * * *

Leçon à un flatteur

Un jour, dans les Pays-Bas, je déjeunais avec plusieurs sous-officiers chez le colonel Edmands. Un de ses compatriotes (il était Ecossais) entra et lui adressa ces paroles :

— Mylord, votre noble père et tous les chevaliers et gentilshommes ses fils et cousins, sont en bonne santé.

Le colonel sourit en haussant les épaules et nous dit :

— Messieurs, ne croyez pas un mot de ce que vous venez d'entendre. Mon père n'est qu'un pauvre boulanger d'Edimbourg et a bien de la peine à vivre de son travail. Il n'y a pas un seul noble dans ma famille. Cet homme-ci voudrait me flatter et faire croire que je suis né dans quelque castel. Non pas, mon camarade, je suis né dans une honnête boutique, et je n'en rougis pas "

* * * *

Histoire des livres

Dans les usages de la librairie, on appelle *éditer un livre par souscription*, le fait recueillir la promesse ou la consignation d'une somme qui doit représenter le prix du volume et permettra d'en faire l'impression. Les *souscripteurs* sont ceux qui s'engagent à prendre un ou plusieurs exemplaires.

Ce mode d'édition fut mise en pratique pour la première fois, paraît-il, en Angleterre, au milieu du XVIIe siècle, pour l'impression de la Bible polyglotte de Walton.

Cet usage passa d'Angleterre en Hollande et de là en France, en 1717, pour la collection des *Antiquités* du Père Montfaucon. Vinrent ensuite les souscriptions pour le *Glossaire* de Ducange ; pour les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, traduction de Dacier ; la *Description de Versailles* de Monicart ; la *Bible de Vatalets* l'*Histoire de la milice française* du P. Daniel.

Taille de Napoléon 1er

Tout étant à Napoléon 1er à l'heure actuelle, on a beaucoup discuté sur la taille du grand homme. Les mesureurs historiques nous donnaient 1 m. 71 ou 1 m. 72, ce qui, en somme, aurait été une bonne taille.

Nous avons recherché la taille officielle de l'empereur, en nous rapportant au procès verbal de l'autopsie et de la mensuration du cadavre de Napoléon 1er à Sainte-Hélène, où : " Des mesures prises et de la description exacte du cadavre, il résulte que Napoléon avait 5 pieds 2 pouces (pieds français)," nous dit Thiers dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Le pied français valant 0 m. 324 et le pouce 0 m. 027, il résulte que la taille de Napoléon 1er était exactement de 1 m. 674. (5 pds, 5 pcs et 1 ligne).

Taille au-dessus de la moyenne, dirait aujourd'hui le service anthropométrique.

* * * *

A quoi rêvent les jeunes filles

On prétend qu'elles rêvent à l'amour. Si cela est exact, elles feront bien, avant de prononcer des serments éternels, de procéder à l'examen des doigts des élus de leur cœur.

Elles ne doivent à aucun prix accepter pour époux un jeune homme qui a la manie — déjà fort laide en soi — de se ronger les ongles. Ce jeune homme est un volage et un libertin.

Les belles sentimentales peuvent donner leur confiance au fiancé qui a les doigts longs et effilés. Ce sera peut-être un paresseux, mais dans tous les cas une nature poétique.

Celles qui goûtent le charme des longues soirées au coin du feu choisiront de préférence un futur aux ongles longs et plats ; il sera fidèle et doux.

Celles qui sont comme la femme de Sganarelle et qui ne dédaignent pas d'être rudement menées prendront un fiancé aux ongles larges et courts ou durs et : la brutalité sera son fait.

Celles qui veulent porter les pantalons choisiront des ongles mous ; elles épouseront ainsi une femmelette.

Toutes les jeunes filles devront se défier des ongles recourbés ; elles éviteront d'avoir affaire à un hypocrite. Et toutes devront choisir un mari aux ongles fortement colorés ; elles auront ainsi un compagnon courageux et robuste.

NOUVELLES A LA MAIN

Qu'est ce qu'une fourrure ?

— Une peau qui change de bête. . . .

* * *

Un vieux de la vieille disait :

— L'argent prêté est comme la vieille garde à Waterloo, il ne se rend pas.

* * *

Une petite question :

— Quelle différence y a-t-il entre le bas d'une lettre et un ordre militaire ?

— ???

— Eh bien ! il n'y en a pas de différence, attendu que le bas d'une lettre et un ordre militaire, c'est LA QU'ON SIGNE !!

* * *

Entre maris :

— C'est drôle, depuis dix ans au moins, ma femme s'obstine à se donner vingt-neuf ans.

— Peuh ! rassure toi, elle fera comme la mienne, qui s'est décidée un jour à entrer dans la trentaine mais elle ne veut plus en sortir.

* * *

Les embarras de Calino.

— Je suis véritablement désolé, disait-il, ces jours-ci ; je reçois une lettre d'un notaire de Londres, qui m'invite à aller là-bas recueillir l'héritage d'un oncle.

— Eh bien ! pourquoi n'y allez-vous pas ?

— Impossible, mon cher, vous savez bien qu'on ne peut aller à Londres qu'en s'embarquant. Or le médecin me déclare que je mourrai de la rupture d'un vaisseau.

LE SECRET D'UNE TOMBE

PAR EMILE RICHEBOURG

—Cela m'intéresse beaucoup, au contraire ; Pedro, tu viens de porter en France la fille du marquis de Mimosa.

Pedro haussa les épaules.

—Ne nie pas, c'est inutile ; je ne veux pas être ici ton ennemi, Pedro ; dis-moi où tu as laissé l'enfant.

—Ah ça, pour qui me prends-tu ?

—Je sais que tu es un brave, mais le marquis de Mimosa est mort et tu as besoin d'un nouveau maître.

—Pas le tien, répliqua Pedro d'une voix étranglée par l'émotion douloureuse qu'il éprouvait.

—Don Antonio de Villina est généreux comme on ne l'est pas ordinairement en Espagne ; si tu veux parler, je te promets une belle récompense.

—Tu dois pourtant savoir que je ne suis pas un traître.

—Tu possèdes un secret que je veux connaître.

—Je n'ai de ma vie livré un secret.

—Pedro, prends garde que je ne te traite en ennemi ; il y a dans la poche de ta veste un portefeuille, si tu ne me le donnes pas, je le prendrai.

—Si tu peux, Lorenzo.

Brusquement, celui-ci s'arma de son revolver, visa Pedro et fit feu.

Mais Pedro ayant fait un mouvement, la balle alla s'aplatir contre un rocher.

—Maladroît ! fit-il.

Il avait aussi tiré son revolver de sa ceinture ; à son tour, il fit feu sur l'espion, qui fut touché à l'épaule.

Celui-ci poussa un cri rauque, chancela, mais ne tomba pas.

A ce moment l'autre espion parut, accourant au bruit des détonations.

Il aperçut Pedro qui s'éloignait aussi rapidement que possible, sautant de rocher en rocher.

Il tira sur lui et l'atteignit à la jambe.

Pedro voulut continuer sa course pour échapper aux deux hommes qui le serraient de près, mais il trébucha et tomba.

Le bandit qui l'avait blessé crut lui avoir cassé la jambe.

—Nous le tenons, cria-t-il à son compaçon, saute sur lui !

Lorenzo, qui n'était plus qu'à vingt-cinq pas de Pedro, se précipita vers le blessé avec des bonds de hyène furieuse. Mais soudain, comme il arrivait sur lui, Pedro se redressa et lui asséna sur la tête un rude coup de bâton. L'espion, déjà blessé à l'épaule, poussa un rugissement de douleur et s'abattit comme une masse.

Pedro, pour l'instant, délivré de cet adversaire, et ayant retrouvé toute son énergie, reprit sa course à travers les rochers. Mais son sang, coulait, il souffrait horriblement de sa blessure et il sentait ses jambes faiblir.

Cependant, il aurait pu, peut-être, échapper à son autre ennemi, s'il n'eût pas été subitement arrêté par un gouffre large d'au moins quatre mètres, qui s'ouvrait devant lui, béant.

C'était un de ces précipices insondables, si nombreux dans les hautes montagnes, particulièrement dans les Alpes et les Pyrénées.

Comme Pedro cherchait des yeux un passage, une balle siffla à son oreille.

Il se retourna et vit le deuxième espion, celui qui l'avait blessé, debout sur un rocher.

Les deux hommes, l'un attaquant, l'autre se défendant, échangèrent leurs dernières balles sans se toucher.

L'espion, alors, se laissa glisser en bas du rocher et marcha sur Pedro, en criant :

—Maintenant à nous deux !

A voir Pedro Lamnès se dresser menaçant, terrible en face de son nouvel adversaire, on aurait pu croire que sa blessure n'était qu'une égratignure.

Si l'espion de don Antonio était un gaillard solide, Pedro ne l'était pas moins et nous savons s'il avait de la bravoure.

—Pedro Lamnès, me connais-tu ? demanda l'émissaire.

—Oui, je te connais ; tu t'appelles Juan Cadroz ; tu es un espion, c'est à dire un lâche, et tu es au service d'un autre lâche doublé d'un traître.

—Mon maître est un officier de la reine, et je me demande pourquoi tu vois en lui un lâche et un traître. Ce que je sais, moi, c'est qu'il récompense largement les services qu'on lui rend ; mais malheur à ceux qui osent se mettre en travers de son chemin.

Pedro, veux-tu que je cesse de te traiter en ennemi ?

—Déjà cette proposition m'a été faite par ton camarade Lorenzo ; tu sais comment j'y ai répondu. Juan Cadroz, jamais un Lamnès n'a trahi son maître.

—Alors, Pedro, ne t'en prends qu'à toi de ce qui va arriver ; que tu sois mort ou vivant, j'aurai les papiers que tu as sur toi.

—Tu ne les tiens pas encore, riposta le fidèle serviteur.

—Fou que tu es, tu vas mourir ! dit l'autre.

En même temps, le bâton levé, il bondit sur Pedro ; mais celui-ci attendait de pied ferme. Il para le coup et fit tomber le gardien de la main de son ennemi.

Nul mieux que Pedro ne savait manier le bâton de montagnard, qui était dans ses mains une arme terrible ; il pouvait assommer l'espion, mais il lui répugnait de frapper son adversaire désarmé.

Ce sentiment de générosité allait lui être fatal.

Profitant de ce court temps d'arrêt, Juan Cadroz se glissa comme une couleuvre jusqu'à Pedro, dont il esquiva le coup et qu'il saisit à bras le corps.

Ce fut une lutte terrible, où se serrant à s'étouffer, chacun faisait des efforts suprêmes pour couper la respiration à son adversaire. Les muscles du cou tendus à se rompre, le visage congestionné, les yeux injectés de sang sortant des orbites, ils se tordaient comme deux reptiles s'étreignant de leurs anneaux, sans que l'un parvint à terrasser l'autre.

Il était difficile de prévoir comment allait se terminer la lutte, lorsque Pedro sentit la lame éfilée d'un poignard s'enfoncer entre ses côtes. Il comprit qu'il était perdu. Il restait debout, mais son sang coulait avec abondance et, dans quelques secondes, il n'aurait plus la force de se défendre.

Dans la lutte, insensiblement, et sans s'en apercevoir, les deux adversaires s'étaient avancés jusqu'au bord du précipice. Tous deux en même temps virent l'effroyable danger.

Juan Cadroz voulut se rejeter en arrière, mais Pedro se cramponna à lui avec cette force et cette énergie qu'on trouve dans les instants suprêmes et que décuple le désespoir. Il pensait à la fille de son maître, qui tomberait fatalement entre les mains de don Antonio de Villina si l'on s'emparait des papiers qu'il avait sur lui.

Il n'avait plus qu'un moyen de protéger l'enfant contre l'ennemi implacable du marquis de Mimosa ; c'était de mourir et d'emporter avec lui dans la tombe le secret que contenaient les papiers.

Et avant que Juan Cadroz ait eu le temps de soupçonner son intention, Pedro se précipita dans le gouffre, entraînant avec lui l'espion de don Antonio.

Les bras des deux hommes se desserrèrent dans la chute, et les corps bondirent séparément sur les rochers aux aspérités tranchantes pour aller s'écraser au fond de l'abîme.

Après s'être remis du coup qui l'avait à moitié assommé, Lorenzo s'était relevé ; mais, obligé de faire un détour, il n'avait pu arriver à temps pour prêter main-forte à son camarade.

Toutefois, n'étant plus qu'à une faible distance du lieu de la lutte, il avait été le témoin de son épouvantable dénouement.

Il s'avança au bord du précipice, y plongea son regard et recula aussitôt avec un commencement de vertige.

A une certaine profondeur, le gouffre, au lieu de se resserrer allait en s'élargissant, on ne pouvait en voir le fond, mais on y entendait un bruit sourd qui rappelait le mugissement des vagues d'une mer agitée. Il y avait là un de ces torrents alimentés par la fonte des neiges et les pluies d'orage, comme il s'en trouve dans presque toutes les chaînes de montagnes.

La mission de l'espion était terminée, mais pas comme il l'aurait voulu. Il descendit sans accident le versant espagnol des Pyrénées et se rendit au château de Valpenas où don Antonio se trouvait encore.

—Où est Juan Cadroz ? demanda tout d'abord don Antonio.

—Personne ne le reverra, répondit Lorenzo ; il est mort !

Ces paroles ne parurent pas émouvoir l'officier, car il reprit aussitôt :

—Où est la fille du marquis de Mimosa ?

Lorenzo courba la tête et répondit humblement :

—Je ne le sais pas.

Don Antonio s'emporta, frappa du pied avec fureur et vomit des jurons comme il n'en était peut-être jamais sorti d'une bouche espagnole.

Quand il se fut calmé, il ordonna à l'espion de lui apprendre pourquoi il avait si mal rempli sa mission et comment Juan Cadroz était mort.

Lorenzo fit le récit qui lui était demandé, expliquant à son maître que Pedro Lamnès ayant sur Juan et lui une avance de deux jours, il avait eu le temps de mettre l'enfant en lieu sûr, lorsqu'ils avaient pu, enfin, retrouver ses traces.

Il continua en racontant comment, voulant s'emparer des papiers que Pedro avait dans son portefeuille, son camarade et lui avaient poursuivi l'homme de confiance du marquis de Mimosa à travers la montagne. Et il termina en disant comment Pedro s'était précipité dans un abîme en y entraînant Juan Cadroz.

Don Antonio se mit à marcher comme un fou dans la chambre, tempêtant, jurant, sacrant.

Puis, s'arrêtant brusquement devant Lorenzo :

—Retrouveras-tu le précipice dans lequel sont tombés les deux hommes ?... lui demanda-t-il.

—Oui, señor.

—Eh bien, il nous faut les papiers dont Pedro Lamnès était porteur.

Lorenzo secoua la tête.

—Il me faut ces papiers, te dis-je, il me les faut ! prononça sourdement

Don Antonio.

—J'ai plongé mon regard dans l'abîme, señor, et, je vous le dis, les ca-

davres ne seront pas retrouvés, vous en serez pour votre peine. Les précipices des Pyrénées ne rendent jamais ce qu'ils prennent.

— Nous verrons cela.

Dès le même jour, Don Antonio se mit en devoir de trouver des hommes déterminés, audacieux, qui n'hésiteraient pas à descendre au fond du précipice pour gagner la somme qui leur était promise.

La petite troupe était formée. Munie d'échelles de corde, de pieux et autres outils dont elle pouvait avoir à se servir, elle était prête à se rendre dans les Pyrénées lorsque don Antonio reçut l'ordre de se joindre immédiatement à une expédition dirigée contre Bilbao, qui était encore au pouvoir des carlistes.

L'exploration du précipice fut forcément remise à plus tard.

Mais Lorenzo, qui, seul, par ses indications, pouvait faire retrouver les papiers, fut tué dans un engagement.

Don Antonio dut renoncer à l'espoir de retrouver ces papiers si importants pour lui ; car ne sachant pas où se trouvait sa petite parente, il ne pouvait plus faire valoir ses droits à la tutelle de l'enfant. D'un autre côté, s'il ne prouvait pas que l'héritière du marquis de Mimosa était décédée, il voyait combien il lui serait difficile d'obtenir à son profit la confiscation des biens de son cousin.

Celui-ci n'avait pas été tué, comme don Antonio l'avait cru d'abord ; il s'était échappé avec quelques-uns de ses compagnons et tous avaient été faits prisonniers en cherchant à franchir les lignes de l'armée libérale pour gagner Bilbao.

Le marquis de Mimosa attendait dans une prison le jour où il passerait devant le conseil de guerre.

Serait-il condamné à mort ou seulement à la déportation ? Nul n'aurait su le dire. Dans l'un ou l'autre cas, ces biens pouvaient être confisqués, étant donnée la disparition de sa fille.

Mais le comte de Corello, qui faisait partie du conseil de la reine, allait agir et se mettre en travers des projets criminels de don Antonio.

(Fin du prologue)

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

I. — LA FAMILLE VILLARCEAU

Le docteur Villarceau était une des grandes célébrités médicales de Paris.

Il avait recueilli en héritage, du côté de sa femme, une assez jolie fortune qu'il avait considérablement augmentée, quoique très désintéressé. Sa main était toujours ouverte pour venir en aide à des infortunes imméritées, et il n'hésitait jamais à donner ses soins aux malheureux qui s'adressaient en même temps à son cœur et à sa science.

Sa réputation était devenue européenne ; aussi avait-il une riche clientèle à laquelle il n'aurait pu suffire, s'il ne s'était adjoint Philippe Delteil, son gendre, praticien déjà renommé, et qui, pour être aussi une célébrité, n'avait qu'à suivre les exemples qu'il avait sous les yeux, la voie qui lui était tracée par son beau-père, dont il avait été autrefois l'élève remarqué et apprécié.

Comme on dit vulgairement, le docteur Villarceau gagnait tout ce qu'il voulait, et, cependant il "n'écorchait" point ses malades.

Il habitait avec toute sa famille un charmant hôtel sur les hauteurs de Passy. De là, on jouissait d'une vue magnifique sur le cours de la Seine et les bois de Meudon et de Clamart.

Cet hôtel était séparé de la grille d'entrée par une partie de jardin plantée d'arbustes rares. Le jardin, d'environ cinq mille mètres carrés se prolongeait derrière l'hôtel et les communs. Il donnait l'illusion de la campagne.

De grands arbres, en nombre suffisant pour donner d'égréables ombres des massifs d'arbustes de toutes les essences, des corbeilles de fleurs, une jolie pelouse avec une pièce d'eau au milieu, des allées sablées et bien entretenues faisaient de ce coin de terre un véritable éden.

Mme Villarceau avait quarante-six ans ; elle avait été très belle et était encore fort bien. Femme d'un grand cœur, non moins bonne que son mari, on ne manquait jamais de l'associer aux éloges que l'on faisait du docteur.

Valentine, leur fille, était ce que sa mère avait été, c'est-à-dire une jeune femme délicieusement belle. En elle toutes les séductions semblaient avoir voulu se réunir. Bien qu'elle eût vingt-sept ans et fût mère d'un gentil garçonnet qui venait d'avoir ses huit ans accomplis, elle ne paraissait pas avoir plus de vingt ans, tellement elle avait su conserver la grâce, la fraîcheur, la souplesse du corps, l'enjouement et même un peu cette naïveté charmante de la jeune fille.

C'est qu'elle avait été heureuse entre son père et sa mère, et que son mariage et la naissance de son fils avaient encore augmenté son bonheur et ses joies. Seuls, les chagrins font vieillir vite.

Rien de plus adorable que le sourire de Valentine, de plus enivrant que son regard d'une douceur infinie.

Plutôt grande que petite, gracieuse dans tous ses mouvements, elle était d'une distinction parfaite. Elle avait une opulente chevelure blonde, de beaux yeux bleus limpides comme le cristal de roche, une bouche délicieuse ornée de dents superbes ; et ce qui la rendait surtout séduisante, c'était le

charme irrésistible de sa physionomie qui reflétait la simplicité et l'extrême bonté du cœur.

De M. Delteil nous ne dirons qu'un mot : il méritait la confiance que le docteur Villarceau avait mise en lui donnant sa fille, quoi qu'il fût sans fortune, et il était digne de la tendre affection qu'il avait inspirée à Valentine.

Philippe Delteil n'avait que trente-quatre ans, et déjà devant lui s'ouvrait un brillant avenir.

Grand, bien fait, de bonne tenue et d'élégante tournure, il avait été fort recherché, avant son mariage, par les mamans ayant des filles à marier.

Il travaillait beaucoup, mais n'avait point ce visage grave, austère, cet air renfrogné de la plupart des hommes de science. A lui aussi le bonheur, les joies de la famille avaient conservé la bonne et franche gaieté de la jeunesse.

Comme son beau-père, il avait la bonté et c'était surtout parce qu'il possédait cette qualité du cœur que le docteur Villarceau l'avait distingué entre tous.

La joie de la maison était le petit Lucien. Doué d'une rare intelligence cet enfant promettait beaucoup. Il était bien le plus joli petit garçon qu'on pût voir ; il était caressant, aimant et d'une sensibilité exquise. On l'adorait. Et il avait auprès de lui quatre personnes pour aider au développement de son intelligence, former son esprit et faire germer dans son cœur toutes les bonnes semences.

Que d'espérance reposaient sur cette jeune tête, et, que de beaux projets d'avenir étaient faits ! Mais, avant tout, on voulait que Lucien fût généreux et bon.

— Avec cela, l'instruction et la bonne conduite, disait M. Villarceau, un homme est toujours sûr de faire son chemin à travers la vie.

L'enfant était un peu gâté par son père et sa mère, et beaucoup par ses grands-parents, qui ne permettaient guère qu'on lui infligeât une punition trop sévère.

— Laissez donc, disait le bon docteur, qui avait été aussi un enfant volontaire et quelque peu tyrannique, laissez donc, en venant l'âge corrigera cela mieux que nous ne pouvons le faire ; les défauts chez les enfants ne sont réels que lorsqu'ils ont un mauvais cœur, et Dieu merci, le cœur du nôtre est excellent.

C'est par la douceur qu'il faut prendre un enfant ; tout en le grondant, en lui faisant voir qu'il a mal agi, un baiser de la mère ou du père sur son front produit un meilleur effet que le châtiment. User d'une trop grande sévérité envers les enfants est toujours une chose mauvaise, en ce sens que pour cacher une faute, même légère, ils s'habituent à la dissimulation et sont disposés à l'hypocrisie.

Et M. Villarceau ajoutait :

— Des baisers, des baisers, toujours des baisers ; ce sont les baisers du père et de la mère qui font le cœur de l'enfant.

* * *

C'était sur le conseil de celle que l'on appelait à Salvignac Mme Marguerite, que le docteur Villarceau avait été appelé dans le Midi par la baronne de Chandal, au château de ce nom.

Marguerite avait dit à la baronne :

— Ecrivez à M. le docteur Villarceau et priez-le de venir au secours d'une mère désolée ; je connais son cœur : il accourra, et si votre fils peut être sauvé, le docteur Villarceau le sauvera.

Le docteur, nous le savons, s'était rendu à Chandal, n'avait pas hésité à faire une opération extrêmement délicate et dangereuse et avait sauvé la malade.

Il était revenu à Paris après une absence de dix jours.

Il remarqua que, sauf pour le petit Lucien, son retour n'était pas accueilli comme il l'avait pensé, par un débordement de joie. Toutefois, il n'attacha pas une grande importance à cette réception assez froide que lui faisaient sa fille et son gendre. Il avait, d'ailleurs, à s'occuper d'autres choses.

Tout d'abord, il plaça les papiers qui lui avaient été confiés par Marguerite et dont il soupçonnait seulement l'importance, dans un des tiroirs d'un meuble où il serrait ses papiers d'affaires et autres documents précieux. Ensuite, il mit les vingt mille francs en billets de banque dans son coffre fort en se disant :

— Demain j'écrirai à mon agent de change pour qu'il m'achète un titre de rente sur l'Etat.

Cela fait, il s'assit devant son bureau, chargé d'une assez volumineuse correspondance, qu'il se mit à lire.

Il répondit à un certain nombre de lettres, les plus pressées : cela lui prit le reste de sa journée. Et quand on vint le prévenir qu'on l'attendait pour se mettre à table, il se leva et sortit de son cabinet, éprouvant une sorte de satisfaction.

Le dîner fut presque trié, la bonne humeur et la gaieté avaient déserté la table.

Qu'est ce que cela signifiait ?

Valentine et son mari répondaient aux questions que leur adressait le docteur, et c'était tout. Seule, Mme Villarceau causait un peu.

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—*Quatrième partie*

Les Chevaliers Noirs

Il fallait se hâter : d'un moment à l'autre, en effet, ses implacables adversaires pouvaient apparaître et, après tant d'efforts, tant de ruses accumulées, non seulement il ne pouvait espérer de salut que dans une fuite honteuse, mais encore tous ses ambitieux projets s'évanouissaient sans retour.

A mesure que la nuit s'avancait, ses idées prenaient des teintes plus sinistres, il se figurait qu'il était abandonné, trahi, et l'influence des grandes ruines silencieuses réagissant sur son tempérament naturellement peureux et lâche, il se sentit envahir par les plus terribles pressentiments... Dans tous les cas, il ne reprendrait un peu de calme qu'après avoir placé l'inférieure machine qui, à elle seule, quand bien même tout viendrait à échouer, suffirait à assurer le succès final.

Munis d'une lanterne, les trois hommes se dirigèrent à travers les ruines, vers la crypte de la chapelle dans laquelle se trouvait l'entrée des souterrains. Au moment où ils se préparaient à descendre une vingtaine de marches qui les séparaient du caveau central où se trouvaient les tombes des anciens abbés, Ivanowitch s'arrêta, frémissant :

—N'avez vous rien entendu ? demanda-t-il à ses compagnons.

—Je n'osais vous donner une fausse alerte, répondit Odnowort, mais il m'a semblé qu'un bruit indéfinissable avait frappé mes oreilles.

—Ce n'est rien, répondit Holloway, une simple pierre qui vient de glisser à mes pieds d'une muraille en ruines.

Satisfait de cette explication, Ivanowitch commença à descendre dans le caveau, suivi de ses deux acolytes ; il s'arrêtèrent au bas des marches où se trouvait une longue caisse qui contenait la machine d'Holloway. Ce dernier la saisit avec l'aide d'Odnowort et, dirigés par le chef des Invisibles à qui ces lieux semblaient familiers, ils pénétrèrent dans le souterrain qui s'ouvrait béant devant eux. L'entrée en était dissimulée autrefois par un énorme bloc de rocher semblable à ceux qui formaient les parois naturelles du caveau ; ce rocher tournait sur un pivot secret qu'aucune force humaine n'eût pu faire mouvoir quand on n'en connaissait pas le mécanisme, mais depuis des siècles les supports de fer, rongés par la rouille, avaient cédé, et le bloc gisait maintenant sur le sol, laissant à découvert l'entrée du refuge des moines contre les envahisseurs tartares.

Les trois hommes venaient à peine de s'engager sous la voûte humide, qu'un quatrième personnage se mit à les suivre en glissant comme un fantôme le long de la muraille et en prenant soin de se tenir en dehors de la ligne de lumière projetée par le flambeau d'Ivanowitch.

Et sans doute il n'était pas seul, car, en arrivant au bas des escaliers qui conduisaient au caveau, il s'était retourné et avait fait de la main un geste qui pouvait se traduire ainsi : " Attendez-moi ! "

Le chef des Invisibles et ses aides restèrent près d'une heure dans les souterrains ; quand ils reparurent, Ivanowitch semblait plus calme, son visage reflétait même un air de férocité satisfaite qui témoignait de la confiance que lui inspirait l'inférieure machine qu'ils venaient d'installer. Il se rendit avec Holloway dans la grande chambre abbatiale, où Odnowort leur servit une légère collation.

Chaque fois qu'un des chefs des Invisibles se rendait aux ruines pour préparer le pillage de quelque riche caravane de retour de l'Inde, Tcherni-Chug, qui avait sa part au gâteau, avait soin de faire garnir de provisions, vins d'Erzeroum, jambon fumé, raisins secs de la Perse, caviar de l'Oural, etc, un petit caveau réparé pour la circonstance, qui se trouvait sous les anciens appartements des abbés.

Dequies qu'une poignée de misérables s'était associés pour exploiter l'influence de la Société des Invisibles, le steppe ouralien avait rapporté des millions à la caisse commune. On ne prélevait pas un droit de passage, comme les Cavaliers Noirs dans le steppe des Kirghiz, cela eût donné l'éveil et invité les caravanes à prendre la route du Sud par l'Afghanistan et la Perse ; parmi les centaines de caravanes qui, chaque année, traversaient cette route, on choisissait une des plus riches, et une belle nuit qu'elle campait paisiblement près d'Ierinoslaw, on l'anéantissait.

Pas un conducteur, pas un chamelier ne s'échappait pour faire connaître aux marchands d'Astrakan, de Novogorod, de Sébastopol, de Moscou, à qui les marchandises appartenaient, les véritables causes des désastres ; et quand, après des mois d'attente, on finissait par comprendre que la caravane était perdue, le cas était mis sur le compte du khamsin ou des loups, et on ne s'en occupait plus.

Le coup fait, chaque affidé rentrait dans son mir, les ruines redevenaient solitaires, le chef retournait à Moscou ou à Saint Pétersbourg, et qui donc aurait soupçonné alors le brave Tcherni-Chug, le plus riche de la contrée, député au zamstwo d'Orenbourg, d'avoir averti le conseil des Invisibles et préparé l'attentat !

Leur souper terminé, les deux complices causèrent quelque temps à voix basse, le bruit de leurs paroles sous ces voûtes sonores effrayait Ivanowitch

au point de lui enlever la libre disposition de ses pensées. Au moment de se séparer pour aller se reposer, le Russe dit à son complice :

—Ainsi, c'est convenu, à la première alerte nous gagnons les souterrains pour mieux tromper nos adversaires. Odnowort résiste d'abord à toutes leurs menaces, c'est seulement pour sauver sa vie qu'il indique le lieu de notre retraite, et au moment où nos ennemis pénétreront dans la grande chambre carrée, où le souterrain se divise en deux, nous profiterons de l'hésitation où ils seront infailliblement sur la route à suivre, pour mettre en communication les deux accumulateurs et les anéantir tous d'un seul coup. Mais avons nous bien calculé la force de la machine et, du lieu où nous nous trouverons, ne courrons-nous aucun risque ?

—Nulle crainte à avoir de ce côté, répondit le Yankee, la machine pulvérisera tout ce qui se trouvera autour d'elle à cinquante mètres à la ronde ; or, après l'avoir placée, j'ai déroulé environ deux cents mètres de fil conducteur, et à cette distance nous n'avons rien à redouter... Allons, Ivanowitch, ne vous laissez pas abattre : que sont devenues cette énergie et cette indomptable activité que j'admirais en vous, autrefois ?

—Faut-il vous l'avouer, Holloway, je ne puis réagir contre les sinistres pressentiments qui m'envahissent ; nous sommes seuls ici, alors que des centaines d'hommes devraient avoir accouru à mon appel !... Que se passe-t-il ? je l'ignore, mais quelque chose me dit qu'une volonté plus puissante que la mienne a traversé tous mes desseins : pas un seul de mes fidèles ne se trouve ici... Tcherni-Chug est muet, lui qui devait me tenir au courant de tous les événements, et Hatchim-Bachi lui-même, qui devait être ici avant nous, n'a pas encore paru... vous voyez bien que je ne m'effraie pas en vain... Cette solitude, ce silence imposant des ruines, me pèsent ; il me semble que nous faisons notre veillée de mort !

—Tout ceci est affaire de pure imagination. Admettons pour un instant que toutes nos mesures, tous nos projets aient échoué : je vous garantis que ce que nous avons préparé ce soir réussira, et que nos adversaires vont trouver leur tombeau au milieu de ces ruines.

—Je le souhaite sans oser y croire, Holloway ; j'ai perdu toute confiance en mon étoile.

Les deux hommes se séparèrent sur cette parole, pour aller prendre quelques heures de repos.

Odnowort resta seul debout pour avertir son maître, si quelque chose d'insolite venait à se passer.

En ce moment, deux ombres se glissèrent silencieusement hors de la chapelle, traversèrent les ruines et s'élançèrent à toute vitesse dans le steppe.

Cette nuit s'écoula pour Ivanowitch dans d'inexprimables angoisses ; le misérable sentait que l'heure de la justice allait enfin sonner pour lui, et que rien ne pouvait détourner de sa tête le châtement de ses innombrables méfaits.

Comme les condamnés à mort qu'il faut presque toujours réveiller à l'heure fatale, il dormait, mais de ce lourd sommeil, plus pénible encore que l'insomnie ; de temps à autre, des sons inarticulés s'échappaient de sa poitrine oppressée ; alors il s'agitait, étendait ses mains dans le vide, comme pour repousser les ombres de ses victimes, qui une à une venaient se ranger silencieusement autour de lui. Quel rêve épouvantable ! ils étaient tous là, ceux qu'il avait envoyés à la mort pour satisfaire ses haines et ses désirs effrénés de grandeur, et ils soulevaient leurs suaires pour lui montrer leurs membres décharnés, et leurs têtes qui s'agitaient sur leurs squelettes, avec des bruits d'ossements, lui souriaient d'une façon étrange, comme pour l'inviter à les suivre ; et la chambre s'emplissait, s'emplissait avec une rapidité foudroyante, l'air s'empestait des senteurs nauséabondes des tombeaux. Haletant, couvert de sueur froide, Ivanowitch ne pouvait presque plus respirer... " Grâce ! grâce ! " murmurait le misérable, et les cadavres continuaient à s'empiler les uns sur les autres, et ils chantaient d'une voix caverneuse et lugubre : " Nous reconnais-tu ? nous sommes les chameliers égorgés à Melbourne ! Tout à coup, un cri plus fort domina tous les autres : " Nous sommes les trois cents bushrangers, écrasés dans la caravane de Red-Mountain... Viens avec nous, Ivanowitch, ton heure est venue " Et la main décharnée de Bob, le master de Devil's Tavern, le chef des batteurs du Buisson, le saisit au cou comme pour l'étrangler, et au contact de cette main glacée, le misérable fit un effort suprême pour repousser le squelette et s'éveilla... Une lampe fumeuse continuait à brûler en vacillant dans la grande pièce, et il put se rendre compte du lieu où il se trouvait.

—Ah ! dit-il avec désespoir, c'est un avertissement du ciel : je suis perdu !

Alors un désir fou de sauver sa vie s'empara de lui ; il n'avait qu'à gagner le souterrain, à l'extrémité duquel ses Cosaques l'attendaient avec des chevaux frais, et de là, il se lancerait à toute vitesse dans la direction d'Orenbourg, où il était assuré de ne rencontrer personne... Mais il n'osa pas, une fausse honte le retint. Que dirait Holloway ? Il l'avait fait venir

pour assister à son triomphe, et tout allait se terminer par la plus honteuse des fuites ! Il resta . . . Les heures de cet homme étaient comptées.

Au moment où le jour pointait à l'horizon, Odnowort se précipita dans la chambre en criant avec joie :

— Maître, les Cavaliers Noirs arrivent ; on les distingue au loin dans la plaine ; avant un quart d'heure, ils seront ici . . .

— Ah ! s'écria Ivanowitch avec expansion, nous sommes sauvés !

Et séance tenante, il passa de la terreur la plus folle à la joie la plus vive.

— Je savais bien, reprit-il, qu'Hatchim-Bachi ne pouvait me manquer de parole . . . Prince Westchine, comte d'Entraygues, vous pouvez venir maintenant, nous serons en mesure de vous recevoir.

Et il courut, avec Holloway, sur le rempart démantelé, pour jouir de l'agréable coup d'œil de l'arrivée de ses amis.

Un spectacle étrange, incompréhensible, s'offrit alors à leurs yeux. Du lieu où ils étaient, ils dominaient une plaine immense ; au fond, à une dizaine de verstes environ, une troupe compacte de cavaliers facilement reconnaissables au voile noir qui leur entourait le casque et la tête, galopait dans la direction des ruines, tandis qu'à une verste à peine, un Tabountchik, dont l'étalon dévorait l'espace avec une vitesse infernale, paraissait poursuivi par deux Cavaliers Noirs, qui manœuvraient comme pour lui couper le chemin des ruines.

— C'est un envoyé de Tcherni-Chug, je le reconnais, fit Odnowort après un moment d'attention.

Mais pourquoi les hommes d'Hatchim-Bachi le poursuivaient-ils ? Était-ce le résultat d'une méprise ? Tout entier à la scène qui se développait sous leurs yeux, les gens d'Iérimoslaw n'eurent pas le temps d'émettre la moindre supposition pour expliquer ce mystère . . . Le Tabountchik gagnait rapidement du terrain, et il devint bientôt évident que les Cavaliers Noirs ne pourraient l'empêcher d'atteindre les ruines avant eux.

Dès qu'ils eurent fait eux-mêmes cette constatation, ils abandonnèrent la poursuite et se replièrent sur le gros de la troupe qui s'avancait derrière eux.

Le Tabountchik pénétra comme un ouragan au milieu de l'antique couvent et tendit à Ivanowitch un pli qu'il portait entre les dents pendant la course, sans doute pour l'avaloir s'il eût été surpris.

Le chef des Invisibles, en le parcourant, était devenu extrêmement pâle, il lut à haute voix :

“ Le prince Westchine et le comte d'Entraygues, avertis sans doute par un traître, ont refusé de s'arrêter à Voronoje ; il se sont dirigés sur le camp des Cavaliers Noirs. Hatchim Bachi trahit . . . Accourez, vous trouverez à l'izba un inviolable asile.”

— Fair ! allons donc, cria Holloway d'une voix tonnante, mort aux traîtres plutôt . . . et malheur à vous si vous faiblissez ! . . . Croyez-vous donc que ces gens-là vous laisseront une minute de repos ? . . . C'est la lutte et toujours et quand même, et nous ne retrouverons jamais une pareille occasion de les anéantir tous à la fois ! Allons ! . . . aux souterrains !

Ivanowitch hésitait, un violent combat intérieur se livrait chez cet homme . . . Il calculait rapidement les chances qui lui restaient de sauver sa vie, et se demandait s'il n'était pas préférable pour lui de suivre immédiatement le conseil de Tcherni Chug ; et il jetait un coup d'œil indécis, tantôt sur les Cavaliers Noirs qui continuaient à s'avancer dans la plaine, tantôt sur le cheval du Tabountchik qui venait d'arriver.

— Je n'ai rien à craindre d'Hatchim Bachi, maître, fit le nouvel arrivant ; cet étalon est le meilleur de Voronoje, et avec une pareille monture nul ne pourra vous rejoindre . . . elle est à votre disposition.

Holloway, les lèvres plissées par le mépris observait son complice ; il voulait voir si la lâcheté du Russe irait jusqu'à l'abandonner, car il n'y avait qu'un cheval . . . les autres étaient à dix verstes de là, sous la garde des Cosaques, et ils étaient deux.

Et les Cavaliers Noirs dévoraient l'espace. Dans cinq minutes il ne se rait plus temps de fuir !

Pâle et sans oser prononcer un mot, tellement il sentait l'indignité de l'action qu'il allait commettre, Ivanowitch se dirigea vers le cheval du Tabountchik . . .

Mais Holloway l'avait prévenu : d'un bond il fut aux côtés de l'animal et lui appuyant son revolver à la tempe, lui fit sauter la cervelle. L'étalon tomba lourdement sur le sol sans préférer une plainte.

Ivre de colère, Ivanowitch avait, lui aussi, saisi son arme.

— Pas un mouvement, pas un seul pas ! lui cria Holloway en le tenant en joue, ou c'en est fait de vous . . . Ah ! vous vouliez m'abandonner, maître Ivanowitch, vous vouliez ajouter une infamie de plus à toutes vos lâchetés ! Je ne sais ce qui me retient de vous traiter comme cette bête innocente, ce serait un moyen de faire ma paix avec ceux qui s'avancent . . . Mais n'ayez nulle crainte, je suis Yankee et incapable d'une pareille trahison . . . Dans quelques minutes, les Cavaliers Noirs seront sur nous . . . Venez, je vais vous montrer comment un Américain défend sa vie et au besoin comment il sait mourir . . .

Et il fit quelques pas dans la direction de la chapelle.

— Eh bien, soit ! défendons nous donc, fit Ivanowitch retrouvant quelque énergie à cette heure suprême ; aussi bien notre cause n'est pas désempérée.

Mais le Yankee sembla se raviser.

— Qu'ils perdent tout sang froid, toute idée de prudence, fit-il comme se parlant à lui-même . . . et ils sont à nous.

Prenant alors sa carabine qu'il appuya sur la muraille démantelée, il visa lentement, paisiblement . . . le coup partit.

— Touché, s'écria-t-il triomphant.

Et l'on put voir un des Cavaliers Noirs chanceler un instant et rouler sur le sol.

La troupe était à deux cents mètres à peine. Un immense cri de rage s'éleva de son sein, mais personne ne s'arrêta pour porter secours à celui qui venait de tomber.

— Et maintenant . . . aux souterrains ! fit Holloway en s'élançant vers la chapelle.

Ivanowitch le suivit, et ils n'avaient pas disparu que les Cavaliers Noirs envahissaient les ruines.

En un instant, tout le monde eut mis pied à terre ; le Tabountchik s'était glissé au milieu des décombres ; seul, Odnowort restait présent, tremblant, et stimulant la peur.

Hatchim Bachi se jeta sur lui, et lui appuyant son revolver sur la poitrine :

— Réponds, si tu tiens à la vie . . . Qui a tiré ?

— Le compagnon d'Ivanowitch, répondit Odnowort en bégayant, et ayant l'air de vouloir à peine se soutenir.

— Où sont-ils ?

— Je ne sais pas !

— Je ne te le répéterai pas une troisième fois, hurla Menko en faisant craquer les platines de son arme.

— Dans les souterrains de la chapelle !

— Je m'en doutais, exclama le chef des Cavaliers Noirs, à qui ces lieux étaient familiers. A cheval, l'escouade de Lebanoff, e courez à la sortie ; vous m'en répondez sur votre tête.

Une quinzaine de cavaliers se rendirent en selle et de nouveau s'élançèrent dans le steppe.



Prisant sa carabine, il visa lentement. — (page 170, col. 2).

— Aux souterrains maintenant ! continua Menko, qui écumait de colère ; ils ne peuvent être loin, ne leur donnons pas le temps de se réfugier dans quelque endroit secret qu'ils ont dû préparer.

Ainsi que l'avait prévu Holloway, sa brutale attaque avait enlevé à ses ennemis toute velléité de prudence, et chacun se précipita à la suite de Menko, sans réfléchir au danger qui pouvait résulter d'une telle précipitation.

Chaque Cavalier Noir était muni de sa lanterne pour les expéditions de nuit, et, en moins de rien, le souterrain fut illuminé comme *a giorno*.

On arriva en courant, tête-à-tête, dans une sorte de grande excavation carrée, où le tunnel se bifurquait.

— Halte ! cria Menko ; il faut ici nous partager en deux troupes : l'une, sous la direction du prince, prendra la voie droite, tandis que l'autre . . .

Il n'eut pas le temps d'achever, une épouvantable détonation se fit entendre, pareille à celle que les premiers acteurs de ce drame avaient déjà entendue dans le kra-frenou australien. Les lanternes furent éteintes à l'instant même, et une forte colonne d'air, traversant le souterrain comme un ouragan, renversa tout le monde sur le sol.

— Y a-t-il quelqu'un de blessé ? cria la voix retentissante de Menko.

— Non ! non ! exclama-t-on de tous côtés.

— Et vous, mon prince ? et vous, monsieur le comte ?

— Non ! non ! mon brave Menko, répondirent les deux interpellés.

LOUIS JACOLLIOT.

La fin au prochain numéro

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal

Cie GENERALE

- DES -

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

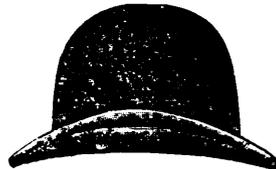
— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

20641

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPOREE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 184, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacie de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

CHOCOLAT MENIER



Est maintenant en vente partout dans les ETATS-UNIS ET AU CANADA

il est servi à table pour remplacer

Le thé, le café ou le cocoa

Il est devenu presque universel, il nourrit et fortifie

SERVI GLACE DURANT LES GRANDES CHALEURS

IL EST DELICIEUX ET RAFFRAICHISSANT

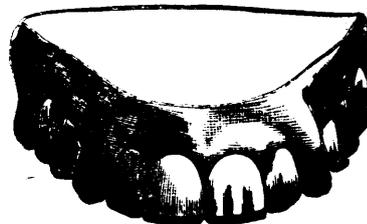
Demandez à l'Epicier

— LE — CHOCOLAT MENIER

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Nouveaux procédés américains pour plomber de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger; Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Emplâtre Souverain des Montagnes; Vente de GEO. J. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMBLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez GEO. TUCKER LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

Fermets des Formes de la Poitrine CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tel. No. 6517

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENTE No 57

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½ pour cent) sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier Juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente et un Mai prochain inclusivement

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque à Montréal, mercredi le 20 Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau de Direction, A. DE MARTIGNY, Directeur Gérant



M. J. N. L'OPINION ÉTAIT AUTREFOIS LA MAISON W. NOTMAN & FILS. PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES PORTRAITS A L'HUILE AU PASTEL ETC ETC GRAYON 73 RUE SAINT-LAURENT 7283

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

P.S.—Entailage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal

BENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652